

JOURNAL HELVÉTIQUE

O U

R E C U E I L

D E

*Pièces de Morale , de Politique d'Oeco-
nomie , d'Agriculture , d'Histoire Natu-
relle & Civile &c. Avec des Pièces fu-
gitives de Littérature choisie , en prose &
en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux ,
les Découvertes & l'Encouragement des
Sciences & des Arts , des Manufactures
& des Métiers &c.*

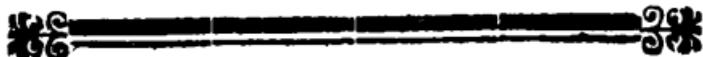
¹
D E D I É A U R O I ,

J U I N 1 7 6 9 .



N E U C H A T E L

D E L' I M P R I M E R I E D E S E D I T E U R S .



M D C C L X I X ,



JOURNAL

HELVETIQUE.



J U I N 1769.

L E T T R E

A tous les Juifs craignans Dieu, & amateurs de la Vérité, au point de savoir suspendre tout préjugé.

MES TRÈS CHERS FRÈRES ;

RECEVEZ, je vous en supplie, cette qualification de *Frères*, d'un cœur aussi affectueux que je vous la donne. N'adorons nous pas tous le même Dieu & Père commun ? Moïse, que nous respectons aussi

bien que vous, ne nous apprend il pas que nous descendons tous d'Adam, Père de toute la race humaine; & à ce double égard ne sommes nous pas vraiment Frères?

Sensible à votre triste situation temporelle & spirituelle, l'amour sincère que je vous porte m'engage à vous communiquer cet extrait d'un Livre publié depuis plusieurs années, mais qui vraisemblablement ne vous est pas connu. L'Auteur est *l'Abbé Du Guet*, un des Ecrivains les plus pieux & les plus éloquens de notre siècle. Ce petit extrait seul en fait preuve. Puissé-t-il faire une salutaire impression sur vos esprits & vos cœurs! Puissé-t-il contribuer à rendre plus heureuse votre situation, que j'adoucirois certainement, malgré votre incrédulité, si cela étoit en mon pouvoir! Puissé-t-il sur tout vous faire reconnoître enfin le Messie le grand Libérateur promis à vos pères; en sorte que vous soumettant à ses loix, & les observant plus sincèrement que nous ne le faisons, nous Chrétiens, vous soyez à votre tour un sujet de *jalousie* & *démulation* pour nous, come les Gentils l'ont été pour vous jusqu'ici, selon la prédiction de *Moïse*! (*)
 Puissiez vous accomplir ainsi la prédiction

(*) *Deut. XXXII. 21.*

de l'Apôtre *Paul*, qui nous dit formellement, qu'un jour vous serez rétablis & *entés sur l'olivier franc* (*), la vraie postérité d'Abraham! Prédiction que je ne lis jamais sans en être attendri, & dont je voudrois voir moi-même l'accomplissement, si mes vœux en cela, comme en toute autre chose, n'étoient pas soumis à la volonté seule sage de l'Être des êtres, du grand JÉHOVA. Puissiez vous, en nous réveillant ainsi de la profonde léthargie où nous sommes plongés pour la plupart, faire cesser nos funestes divisions, & sur tout l'affreuse corruption qui ne règne que trop, hélas, parmi nous, & qui ne peut que vous être un terrible scandale; en sorte qu'à l'envi; d'une même bouche & d'un même cœur, nous célébrions à jamais les infinies miséricordes de Dieu notre Père commun; & que le glorifiant véritablement par toute notre conduite, nous contribuions à étendre sa connoissance & son règne d'amour sur toute la terre, tellement qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau & qu'un seul Berger, *rejetton du tronc d'Isaï*; un troupeau où l'on voie vivre en paix le loup, le léopard, & le lionceau, avec l'agneau,

(*) *Rom. XI.* •

le veau & le cheveau, () & où les misérables mortels, lassés de leurs guerres cruelles & infernales, forgeront leurs épées en boyaux & leurs halebardes en serpes. (**)*

Ce sont les vœux sincères & ardens de celui qui est avec la même sincérité & une tendre affection,

Votre très humble & très obéissant serviteur & frère.

CHRISTOPHILE.

EXTRAIT

Du Livre intitulé: Traité des Principes de la Foi Chrétienne. A Paris 1737. Tome I. ch. 19. pag. 354.

SI les Profètes avoient clairement prédit le Messie tel qu'il devoit être, sans couvrir ses grandeurs réelles sous des expressions figurées, les Juifs charnels, dont le nombre étoit sans comparaison le plus grand, se fussent peu intéressés & aux promesses & au Messie promis.

Et si, d'un autre côté, les Profètes l'avoient prédit différent de ce qu'il devoit

(*) *Esaié XI. 1 & 9.*

(**) *Esaié II. 4. Michée IV. 3.*

être, en le cachant tellement sous l'éclat extérieur d'un Roi semblable à ceux qui règnent sur la terre, que les Justes n'eussent pû discerner leur Libérateur, les Ecritures les auroient laissé sans consolation. Et eux n'y trouvant rien qui nourrit leur foi & leur espérance, ils s'en feroient détachés, & seroient tombés dans le danger, ou d'oublier eux mêmes le Messie, ou de laisser refroidir l'attente du peuple.

Il faloit donc promettre un Roi que le Peuple désirat, & un Libérateur que les Justes reconnussent. De-là vient le mélange des obscurités & des clartés. Les Profètes dirent la vérité, mais ils la couvrirent. En la couvrant ils prirent soin que le voile fut transparent, afin que la vérité parut à travers le voile; mais aussi ils prirent soin que le voile fut riche & précieux selon les sens. Par là ils attachèrent les yeux de tous; ceux des personnes éclairées, à ce qui étoit important, mais caché; & ceux du Peuple, à ce qui brilloit davantage, mais qui étoit moins solide.

Pendant l'absence du Messie tous paroiffoient regarder le même objet, & leurs désirs paroiffoient avoir un même but; car ils attendoient tous le Roi que les Ecritures promettoient; & l'on distinguoit peu

si c'étoit lui ou son éclat qu'on attendoit; si c'étoit la foi ou la cupidité qui désiroit sa venue.

Mais quand il a paru, tout ce qui ser-voit au Peuple, pour le porter à l'attendre, l'a empêché de le conoitre. Le Voile qu'il avoit toujourns vû est demeuré sur ses yeux: La Vérité qu'il n'avoit jamais vuë lui a paru étrangère. Il n'avoit jamais joint ensemble la figure & la réalité, les dehors du Messie & ses perfections. La figure & les dehors l'ont arrêté & l'ont séduit., & le Messie sans diadème & sans pourpre leur a paru un home ordinaire. Les Justes au contraire l'en ont plus aisément reconnu; parce que c'étoit lui qu'ils aimoient & non son éclat, & qu'ils attendoient de lui la Justice & le Salut, & non une gloire humaine.

Mais ces Justes ont été en petit nombre. Les autres ont crû être trompés, lors que les promesses ont été accomplies. Le Messie trop grand pour eux, trop élevé au dessus de leurs pensées, leur a paru petit. Ils espéroient beaucoup moins; & parce qu'ils ont infiniment plus reçu qu'ils n'attendoient, ils ont crû n'avoir rien reçu.

Ils s'étoient flattés que le Messie ne les rendroit pas seulement indépendans des Princes étrangers, mais qu'il les leur af

ſujettiroit tous ; que les tribus impoſés ſur toutes les nations combleroient la leur de richèſſes ; que l'or & l'argent y ſeroiènt plus communs qu'au tems de Salomon ; que Jérufalem deviendroit la plus grande Ville , la plus magnifique , & come la capitale de tout l'univers ; que tous les peuples fourniroient aux Juifs des ſerviteurs qui ſ'eſtimeroient heureux d'avoir parmi eux les derniers emplois ; & que le reſpect pour le moindre de la maifon d'Iſraël iroit preſque juſqu'à l'adoration ; & ils s'étoient formés ces idées ſur des paſſages de l'Écriture mal entendus , pris à la lettre , & dont leur orgueil & leur amour pour les choſes temporelles leur avoient caché le véritable ſens.

Mais ſi c'étoit là ce que devoit faire le Meſſie , je ne vois point en quoi il eut rendu les homes meilleurs ; & je ne ſai pourquoi des homes auſſi ſpirituels que les Profètes auroient déſiré ſi ardemment ſa verue.

Pour moi , ſur une pareille peinture , je ne m'interreſſe point à ſon règne. Je n'ai rien à demander à un Roi tel que les Juifs ſe le figurent. L'or & l'argent me touchent peu : Je n'ai point beſoin de ſerviteurs : Une ville magnifique dans une terre où je ſuis exilé ne ſeroit propre qu'à

me faire oublier ma vraie Patrie : De la supériorité sur les autres homes , & des témoignages excessifs de respect de leur part ne seroient propres qu'à nourrir mon orgueil. Tout ce que m'offre le Messie attendu par le Juif n'est propre qu'à entretenir ma corruption , & dès là il ne la connoit pas : Il enflame mes passions & il s'en rend le Ministre , au lieu de les guérir. Il ignore mes maux & leurs remèdes : Il ne fait pas ce qui me manque : Il substitue des biens extérieurs à d'autres qu'il ne peut donner & que je desire : Il veut me faire prendre le change : Il me tente & m'amollit. Je le crains come un Séducteur & je le fuis ; & bien loin de mettre en lui toute ma confiance , je le regarde come étant d'intelligence avec mes Ennemis capitaux , avec les Ennemis de ma justice & de ma liberté. Quel exemple d'ailleurs me doneroit un Sauveur de cette espèce ? Quelle consolation en recevrais-je dans les maux ? Quel courage dans les persécutions ? & quel mépris seroit-il capable de m'inspirer pour une félicité séparée de la vertu ?

Mais si le Messie doit avoir les mains pleines de richesses , si l'abondance matérielle doit le suivre , si la magnificence extérieure est son caractère , comment les

Profètes ont-ils prédit qu'il fera rejeté par le corps entier de sa nation, & qu'un aveuglement universel le cachera à ceux qui l'ont attendu ? Comment ont-ils pu dire de lui qu'il fera regardé come le dernier des homes, come un home puni par la justice divine ? (*)

Faut-il donc séparer le Messie & en faire deux, come l'ont fait quelques Docteurs Juifs ? Attribuer à l'un l'éclat & l'autorité, & à l'autre l'humiliation & la foiblesse ? Mais lequel des deux alors fera celui qui a été promis à Abraham, come devant être la source de la bénédiction de tous les peuples ? Viendront-ils en des tems différens, ou paroîtront ils ensemble ? Seront-ils unis, ou opposés ? Sera-t-il permis de rejeter l'un, & de lui préférer l'autre ? Que recevra-t-on de celui qui sera dans l'humiliation & la douleur ? Si c'est la Justice & l'Innocence, le ministère de l'autre est superflu & devient même dangereux. Si ce n'est pas la Justice & l'Innocence, que nous donnera donc le Messie humilié & souffrant ? Que vient-il faire au monde avec une misère inutile ?

(*) Voyez Esaïe 53.

Il est donc manifeste que le Juif n'entend pas les Ecritures, puis qu'il y trouve de la contradiction, & qu'il ne peut expliquer d'un seul Messie ce qu'elles ont dit certainement d'un seul; car la prétention de le diviser en deux est insoutenable.





R E F L E X I O N S

Sur l'autenticité des Evangiles.

JE sens, avec tout home droit & impartial, la solidité de la réfutation qu'a faite le très savant *M. Bergier*, des objections de *M. Fréret* sur l'autenticité des Evangiles. Cependant en vertu du *superflua non nocent*, je crois devoir coucher ici sur le papier quelques réflexions generales qui se sont présentées à moi sur cette matière.

D'abord je demande, si les imposteurs, auteurs prétendus de nos Evangiles, & les Pères du Concile de Laodicée, & du 1er de Nicée, qui les adoptèrent, n'avoient pas au moins le sens commun le plus ordinaire, & ce petit degré de prudence que l'on voit tous les jours dans tout homme qui n'est pas absolument imbécille ou phrénétique? Et je ne pense pas qu'on puisse hésiter à souscrire à cette première question, quelque passionné qu'on puisse être.

Je demande donc 2°. si, en leur supposant le sens commun le plus vulgaire & la

moindre prudence, taillant dans l'imposture en plein drap, comme l'on dit, ils n'auroient pas tiré tous ces Evangiles de noms d'Apôtres & de témoins soi disant oculaires; au lieu d'en attribuer l'un à un homme nommé *Marc*, si peu connu dans l'antiquité ecclésiastique, qu'on n'a point d'idée fixe & certaine sur sa personne; & l'autre à *Luc*, qui, bien que plus connu, déclare d'entrée qu'il n'a pas vû lui même ce qu'il raconte, & qu'il n'écrit que sur le raport d'autrui.

Je demande 3°. si ces imposteurs auroient inféré dans leurs Evangiles des choses qui manifestement s'oposoient à leur donner créance; & si les Pères des deux Conciles nommés ci-dessus ne les en auroient pas retranchées, ou du moins éclaircies & aplanies par quelques lignes ajoutées. Telles sont, par exemple, les Généalogies de Jésus-Christ, si différentes dans St. Matthieu & dans St. Luc; la Tentation de Jésus-Christ dans le désert, où leur Héros nous est représenté comme le jouet de Satan; l'agonie de ce même Héros dans le jardin de Getsémané, qui le fait envisager à nos Antichrétiens comme si fort inférieur à tant de Philosophes & de Héros du Paganisme; & tant de variations qu'on remarque dans les Evangiles,

& dont quelques unes se présentent même comme des espèces de contradictions; telles que ce qu'on lit dans St. Mathieu & St. Luc sur les deux brigands crucifiés avec nôtre Seigneur, qui selon l'un de ces Evangelistes l'outrageoient & lui insultoient tous deux sur la croix; tandis que selon l'autre ce n'étoit que l'un des deux, & que son camarade au contraire le tançoit vivement, & témoignoit à Jésus la plus haute estime & la plus grande vénération; telle encore que ce qu'on lit de si différent sur la fin tragique de *Judas*, Math. 27. & Act. 1.

Les difficultés que présentent tous ces endroits des Evangiles, & que l'on aime tant à rebatre, malgré toutes les bones solutions de tant de Commentateurs, & d'Apologistes de la Religion Chrétienne, ces difficultés, dis-je, n'avoient-elles pas également lieu & même plus encore, dans les premiers siècles, vû la haine des Juifs & des Payens contre cette nouvelle Religion? Les imposteurs, auteurs prétendus des Evangiles, auront-ils donc été assez stupides pour ne pas les sentir, ou assez imbéciles pour ne pas les écarter? Les premiers Pères qui adoptèrent ces Evangiles auront-ils été pareillement si stupides & si imbéciles? Que résulte-t-il donc de là, pour tout esprit droit

& sensé, sinon des preuves de leur candeur & de leur bonne foi, en nous transmettant ces livres tels qu'ils étoient & sans se permettre d'y faire d'altérations, après s'être bien convaincus de leur authenticité & du respect dû à leurs Auteurs, par les recherches les plus exactes & les plus satisfaisantes.

Quoi que *M. Fréret* ne parle pas expressément du Livre des Actes des Apôtres, les doutes qu'il forme sur l'authenticité des Evangiles, doivent, je pense porter également sur ce livre là; car que gagneroit-on à rendre suspects les Evangiles, si l'on reconnoit la vérité & l'authenticité du livre des Actes? Je demande donc encore, pourquoi l'auteur de ce livre, qui si ce n'est pas St. Luc doit être un imposteur, depuis la dernière moitié de son livre ne parle que de St. Paul, & laisse là les autres Apôtres, dont pourtant il avoit parlé assez au long dans les premiers chapitres. N'étoit-il pas naturel qu'il allongeat son roman, par quelques merveilleux exploits, sinon de tous, au moins de plusieurs des autres Apôtres?

On me répondra peut être, que d'autres imposteurs y ont suppléé. Mais ce n'est pas me répondre, parce que l'auteur
du

du livre des Actes ne pouvoit pas prévoir que d'autres y suppleroient, & qu'il étoit si naturel qu'il le fit lui même, qu'on ne conçoit pas comment l'idée ne lui en seroit pas venue, si son livre n'est que fiction & un pur roman. Au lieu qu'en reconnoissant ce livre pour être de *St. Luc*, rien de plus naturel que ce qui y est rapporté. Dans les premiers chapitres il y est parlé de la fondation de l'Église Chrétienne, par tous les Apôtres en commun, pendant qu'ils étoient encore tous ensemble dans Jérusalem & la Palestine. Ensuite s'étant dispersés çà & là par la persécution, & pour s'acquitter de la commission que Jésus-Christ leur avoit donnée, d'anoncer l'Évangile par tout le monde, *St. Luc* les perd de vue, ignorant peut-être ce qu'ils étoient devenus, & les divers succès de leur prédication; & il s'entient à narrer ce dont il avoit une pleine connoissance, je veux dire ce qui concernoit *St. Paul*, qu'il avoit presque toujours accompagné dans ses divers voyages apostoliques.

D'autres, dit-on, y ont suppléé. Mais pourquoi les Pères des deux Conciles dont j'ai parlé ont-ils rebuté ces supplémens, tandis qu'ils ont canonisé les *Actes des*

Apôtres? Ces supplémens ne favorisoient-ils pas également la cause chrétienne, & n'est-ce pas encore une nouvelle preuve évidente de la candeur de ces Pères, de l'exactitude de leurs recherches, & de leur scrupuleux & religieux discernement?

Voilà pour ce qui regarde *M. Fréret*. Je me rapelle que dans quelque-une de ces scandaleuses brochures dont nôtre siècle abonde & qui le deshonorent, tant par la production même de ces brochures, que par l'infame & criminelle avidité du gain des Libraires qui les impriment & qui les débitent, en perfidie de la foi qu'ils professent; & par l'accueil que tant de gens leur font; & par l'indifférence avec laquelle on voit tout cela, sans daigner faire là dessus la moindre recherche; je me rapelle, dis-je, que dans une de ces brochures, *Jésus Christ* y est formellement qualifié *d'imposteur*, & *St. Paul* de miserable coquin, ou fripon, ou quelque autre pareille injure, qui n'abandonna le Judaïsme, sa religion natale, que par un dépit amoureux, de ce que *Gamaliel* sous qui il avoit fait ses études, lui avoit refusé sa fille, pour laquelle il étoit passionné.

Par rapport à *Jésus-Christ*, je demande comment un homme qui a le moindre sentiment, le moindre gout, une ame en un

mot ; pourra jamais concilier , dans sa propre conscience, le caractère *d'imposeur*, avec tant de traits sublimes & vraiment divins , soit en paroles soit en actions , qui nous sont rapportés de lui dans les *Evangelies* ? Et si l'on se retranchoit à dire , que c'est gratuitement que tout cela lui est attribué ; je répondrois avec M. Rousseau, *Ecrivain d'un grand poids*, sur cette matière : „ Ce n'est pas ainsi qu'on invente : „ C'est reculer la difficulté sans la détruire. „ Il seroit plus inconcevable que plusieurs „ hommes d'accord eussent fabriqué ce livre , (l'*Evangile*) qu'il ne l'est qu'un seul „ en ait fourni le sujet. Jamais des *Auteurs Juifs* n'eussent trouvé ni ce ton „ ni cette morale ; & l'*Evangile* a des caractères de vérité si grands, si frapans, „ si parfaitement inimitables , que l'inventeur en seroit plus étonnant que le *Héros*. (*)

Quant à la calomnie lâchée contre *St. Paul*, car je pense qu'on n'est pas moins calomniateur, pour ternir à faux la réputation des morts, que celle des vivans, quant à ce qui concerne *St. Paul*, dis je, qui pourroit n'être pas révolté de voir là-

(*) *Emile Tom. 3. pag. 162.*

cher contre lui une calomnie si capitale, fans en alléguer aucune autorité? Et de quelle autorité pourroit-on l'étayer, tandis que parmi toute la nation Juive, si acharnée contre St. Paul, dès son vivant jusques à nous, il ne s'est jamais trouvé personne, que je sache, qui l'ait accusé de rien de pareil. Quel phénomène donc, de voir des soi disant Philosophes, nés dans le sein de la Chrétienté, se couvrir de l'opprobre d'une calomnie si atroce!

De plus je demande encore, comme je l'ai fait ci-dessus, en parlant de Jésus-Christ, quel homme pourra jamais, sincèrement & dans sa conscience, concilier le caractère odieux & détestable qu'on suppose ici à St. Paul, avec tant de traits admirables & sublimes dont toutes ses Epîtres sont remplies, & en general avec toute sa conduite si religieuse & si bien soutenue, fans jamais démentir en rien sa droiture & la sincérité de sa piété.

Mais supposons pour un moment quelque couleur à cette infame calomnie: Ce fait a dû être connu de tout Jérusalem, & *Gamaliel*, membre du Sanhedrin, n'aura sans doute pas manqué d'en instruire ses collègues, & d'en abruser tout le public, pour préserver de la séduction du Christianisme les Juifs de son tems & toute leur

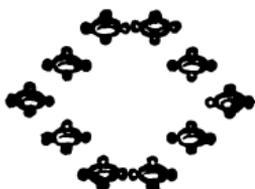
postérité. Dès-là comment conçoit-on, qu'il ait jamais pû échaper à St. Paul, ayant à faire son apologie devant une multitude de Juifs, atroupés & acharnés contre lui, de prononcer le nom de *Gamaliel*, & de se faire honneur d'avoir été son disciple ? (*) Quel homme à sa place auroit jamais été assez insensé & assez ennemi de lui même pour ne pas garder, sur tout en public, un silence éternel sur le nom de *Gamaliel*? Que si l'on dit que c'est l'auteur du livre des Actes des Apôtres qui lui prête cette harangue, ma question revient également, & je dirai de cet Auteur, quel qu'il soit, mais qui incontestablement étoit un zélé partisan de St. Paul, ce que je viens de dire de cet Apôtre même.

Cessez donc enfin, vous tous qui vous montrez publiquement si acharnés contre l'Évangile, cessez la fureur de vos traits. Je vous en conjure, je ne dirai pas pour Dieu ni pour la Vérité; car Dieu & la Vérité sont trop au dessus de vos attentats; & nôtre adorable Crucifié nous a pleinement rassurés contre vous, en nous disant que *toute la puissance & la malice de l'Enfer ne prévaudront point contre son Eglise*; (†)

(*) Act. XXII. 3. (†) Math. XVI. 18.

mais c'est pour vous mêmes que je vous en conjure ; & quand je dis pour vous mêmes , n'allez pas croire que je pense à vous menacer d'une autre vie ; vous faites assez connoître le plaisir que vous prenez à n'en point croire , & à vous mettre en cela de pair avec les plus vils insectes ; mais c'est pour votre honneur même , que je vous en conjure , à quoi sûrement vous n'êtes pas indifferens ; car je vous avertis que nombre de bons esprits , d'esprits vraiment philosophes , même parmi ceux qui par rapport au Christianisme n'ont pas toute la conviction qu'ils désireroient , sont indignés de votre de votre . . de votre m f . . du peu d'égard que vous avez au bien , au repos à la tranquillité publique , & au bonheur de tous vos concitoyens , en décrivant ainsi une Religion si propre à produire en eux un amour ardent & une vive reconnoissance envers Dieu leur Créateur & leur Bienfaiteur continuel , une charité tendre & sincère pour tous les hommes , & en general toutes sortes de vertus ; & en leur ravissant , comme vous faites , leurs plus douces espérances & toute leur consolation dans les afflictions & les maux dont la vie humaine est accompagnée.

Mais quelque légitime & méritée que soit l'indignation que vous vous attirez, j'aime beaucoup mieux me livrer à des dispositions plus douces & plus conformes à l'esprit du Seigneur Jésus, de ce Jésus même que vous outragez. Je finis donc en disant d'après lui de tout mon cœur : *Père, pardonne leur; ils ne savent ce qu'ils font.*





L E T T R E

A U X E D I T E U R S .

Sur ces paroles de l'Évangile : *Et le Maître loua l'habileté de son Oeconome infidèle* : Luc XVI. 8.

M E S S I E U R S ,

IL y a quelque tems qu'un de mes amis vint me proposer une difficulté sur la Parabole de l'Évangile, où notre Seigneur après avoir raconté la friponerie d'un Oeconome envers son Maître, dit que ce Maître loua l'habileté de cet Oeconome. Est ce donc, disoit mon ami, que notre Seigneur regardoit cette friponerie, non-seulement comme innocente, mais même come digne d'éloges; & ce trait dans l'Évangile ne nous présente-t-il pas un vrai scandale?

Je répondis à mon ami, 1^o. que l'Évangéliste ne dit pas expressément que ce fut là une parabole; c'étoit peut-être un fait réel que notre Seigneur appliquoit à

son but. Ainsi en disant que le Maître loua l'habileté de son Oeconome, Jésus-Christ ne feroit que narrer la chose come elle s'étoit passée, & dès là l'on ne feroit point en droit de mettre le moins du monde ce scandale sur son comte. Mais à suposer même que ce soit en éfet une parabole, ma réponse reviendra toujours, & je dirai que nôtre Seigneur ne loue pas lui même cet Oeconome, mais qu'il dit seulement que *son Maître* le loua.

Vous diminuez un peu le scandale, me répondit mon ami, mais vous êtes trop sincère pour prétendre que vous l'enleviez entièrement. Soit, lui repartis-je, mais je n'ai pas tout dit. Continuez donc je vous prie à m'écouter jusqu'au bout. Nôtre Seigneur ne dit pas que le Maître loua la friponerie de son Oeconome; il dit seulement qu'il loua *son habileté*. Ne se pourroit-il donc point que, par ce petit trait & comme en passant, nôtre Seigneur ait voulu nous présenter cet homme riche, ce Maître de l'Oeconome, comme une ame noble, élevée au dessus de toute avarice & de ces sentimens bas qui se remarquent ordinairement dans les riches, qui, lors qu'on leur auroit fait de pareilles infidélités, seroient aussi-tôt démontés, transportés de colère & recouroient

même au bras séculier pour en tirer vengeance, ne respirant pas moins que la corde & le gibet pour le coupable. Ce riche, tout au contraire, sans se laisser altérer ni émouvoir par le propre intérêt, & conservant toute la sérénité de son ame, n'envisage d'abord le procédé de son Oeconome que d'un côté favorable, du côté de son habileté à pourvoir à la subsistance, & non du côté du vol qui lui est fait. Sur ce pied là n'est-ce pas nous présenter ce riche sous une belle idée, sous une idée vraiment digne de celui qui nous exhorte si divinement à *aimer nos ennemis, & à leur pardonner comme nous souhaitons que le Père céleste nous pardonne.*

Voilà je crois une pensée neuve, me répondit mon ami, & qui me satisfait pleinement. Je m'en félicite, lui repar-tis-je, ou plutôt je vous félicite vous même de votre respect pour nos saints Livres, qui fait que loin de vous acharner à les combattre & à y chercher des scandales, ce qui malheureusement n'est que trop l'esprit de notre siècle, vous aimez au contraire à vous rendre aussi tôt à ce qu'on vous dit de solide pour dissiper ces scandales, & aplanir les difficultés qui pour-roient se présenter à des esprits même vraiment religieux tels que le vôtre.

Puis que vous adoptez mon idée, continuai je, vous ferez sans doute bien aise que je la fortifie d'une petite anecdote qui n'a pas peu de rapport avec nôtre sujet. On raconte de *M. De Vendome*, qu'un de ses domestiques qu'il affectionoit & en qui il se confioit entièrement, l'ayant prié de lui faire son comte & de lui donner son congé, surpris de sa demande il lui en demanda la raison. T'ai-je donc fait quelque chagrin, lui dit-il? Non, Monsieur, lui répondit le domestique; je n'ai qu'à me louer de vous à tous égards. Qu'est-ce que c'est donc, lui dit son Maître? Quelle mouche t'a piqué, pour vouloir ainsi me quitter brusquement? Monsieur, lui répondit-il, je ne puis plus voir comment tous vos autres domestiques vous volent. N'est ce que cela, lui répartit *M. De Vendome*? Et bien *vale moi aussi, & reste.*

Ici mon ami ne pût s'empêcher de rire; mais s'étant aussi tôt remis, Vraiment, dit-il, je vois bien vôtre idée. Il seroit ridicule en éfet de conclure de cette réponse, que *M. De Vendome* fut entièrement insensible aux vols de ses domestiques ni qu'il les approuvat; beaucoup moins encore qu'il voulut sérieusement porter celui-ci à en faire autant. C'est là visible-

ment, comme vous l'avez dit du riche de la parabole, le trait d'une belle ame, d'une ame élevée au dessus de l'avarice, & un trait vif qui ne tend qu'à marquer à son domestique fidèle le regret qu'il auroit de le perdre. Je suis bien aise de cette anecdote; elle vient très bien à l'appui de votre idée sur le riche de la parabole.

Je n'ai pas encore fini, continuai-je. Revenons au Texte même, & nous y trouverons de quoi enlever plus pleinement encore votre difficulté. Notre Seigneur ne s'en tient pas à dire que le Maître loua l'habileté de son Oeconome; il y ajoute expressément la qualification *d'infidèle*: Et le Maître, dit-il, loua l'habileté de cet Oeconome infidèle. Or taxer quelcun *d'infidélité* n'est assurément pas approuver son procédé ni en faire l'éloge.

De plus, deux lignes après, notre Seigneur, faisant l'application de son récit ou de sa parabole, conclut ainsi: *Faites vous aussi des amis avec les richesses injustes*, ou comme d'autres traduisent, avec les richesses trompeuses. Pesez bien je vous prie ces mots *injustes*, *trompeuses*. Notre Seigneur voudroit-il donc nous faire envisager toute possession des richesses comme illégitime & injuste? Cela seroit absurde.

Cependant le mot *injuste* n'est pas là mis en vain. Ne seroit-ce donc point comme si nôtre Seigneur avoit dît : Faites vous des amis avec ces richesses qui occasionent de telles injustices & de telles tromperies ; & dans ce sens ne seroit-ce pas là encore un nouveau blâme du procédé de l'Oeconomie , bien loin de vouloir l'approuver ?

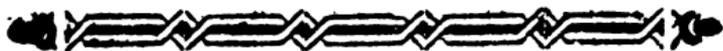
Enfin , immédiatement après , nôtre Seigneur ajoute ces paroles remarquables : *Celui qui est fidèle dans les petites choses sera fidèle aussi dans les grandes ; & celui qui est injuste dans les petites choses sera injuste aussi dans les grandes.* Sont-ce là des paroles d'où l'on puisse inferer l'indifference des infidélités & de l'injustice ? Ajoutons à tout cela , que cette prétendue approbation de l'infidélité de l'Oeconomie est tellement en opposition avec toute la doctrine, le caractère & la vie de Nôtre Seigneur , qu'il seroit tout à fait absurde de la lui imputer.

Mon Ami parut si satisfait de tout ceci, qu'il exigea même de moi que je le couchasse sur le papier & que je vous l'adressasse, Messieurs, pour l'insérer dans vôtre Journal. La difficulté que je vous ai proposée, me dit-il, pourra se présenter à d'autres. Il est de mon devoir & du vôtre de leur fournir une solution dont ils

puissent être comme moi édifiés & satis-
faits. Je m'aquitte donc, Messieurs, de
ma comission, & m'en remets au reste très
volontiers à vos lumières & à votre dis-
cernement sur la publication ou la suppres-
sion de ma Lettre.

J'ai l'honneur d'être. . .





E S S A I

*Sur la politique de l'ancienne Jurisprudence
Romaine , d'après M. AURELIO DI GEN-
NARO , célèbre Jurisconsulte Napolitain.*

AUTANT l'art du bonheur est néces-
saire , autant il est difficile de le mettre
en action. Cet art consiste à faire un es-
prit unique des esprits divers d'une na-
tion , & à imposer silence aux mouvemens
tumultueux des passions particulières , sur-
tout de celles qui troublent & b'essent la
société ; à rendre enfin le peuple sensible à
l'amour de la gloire & de la vertu. Tel
fut de tout tems le principal objet de tous
ceux qui , placés à la tête des nations ,
s'occupèrent des moyens de créer & d'af-
fermir la félicité publique. Cet art na-
quit avec le monde ; car avec le monde
parurent les vices qu'il falloit réprimer pour
conservier le lien des parties qui consti-
tuent la perfection du tout. Ce fut à la
simplicité des premiers hommes , bien plus
qu'à la profondeur de leurs idées , qu'il

fut d'abord redevable de sa puissance; ses forces s'augmentèrent proportionnellement aux progrès que faisoit la méchanceté: Il fallut, pour arrêter ces progrès, employer & la puissance & l'adresse. D'une part la répugnance à se soumettre, de l'autre la nécessité d'exiger cette soumission, réveillèrent & étendirent la prudence; l'art politique prit de jour en jour du lustre & de la vigueur, jusqu'à ce qu'enfin on en fit une science. Cet art ne se présente pas toujours sous un même point de vue; toujours il ne paroît pas sous la même forme, il ne suit pas constamment la même route: Tantôt il se montre avec majesté, tantôt il se cache avec décence, il se hâte sans précipitation, il s'arrête & se repose sans cesser d'agir, il s'irrite sans cruauté & se radoucit sans rien perdre de sa force. Il fait plus qu'il ne dit, lorsque ce qu'il diroit pourroit affoiblir ce qu'il se propose de faire; quelquefois aussi il dit plus qu'il ne prétend exécuter. Il menace de punir & de récompenser, également disposé à suspendre le châtement pour donner le tems du repentir, & à ne faire jamais attendre la récompense pour encourager & répandre le goût des actions vertueuses; il jette les yeux sur le passé, il règle le présent

présent & prévoit l'avenir ; il réfléchit profondément sur les moyens de parvenir à son but ; il les fortifie s'ils sont foibles ; il leur prête de l'activité s'ils sont trop lents ; il en suspend l'application si le moment n'est pas favorable : Il n'écoute point la faveur, parce qu'elle corrompt les règles de la justice ; il n'admet point la haine, parce qu'elle fomente le génie de la vengeance ; il ne nourrit point des desirs qui excèdent les bornes de l'honnêteté ; il ne distribue point de récompenses qui, au lieu d'exciter à la vertu, puissent devenir un objet d'envie ; il ne dispense point de châtimens qui paroissent moins venir de la nécessité de remédier à la corruption, que du desir de satisfaire le ressentiment & la fureur ; il fait de la paix un repos utile qui, loin de détruire les forces de l'Etat, les conserve & les augmente. Si les droits du Prince & le bien de la patrie exigent la guerre, il desir & tâche de vaincre, moins pour s'en orgueillir de la victoire, que pour faire sentir aux vaincus, à force de bienfaisance & de générosité, qu'ils avoient tort de combattre.

Il s'en faut de beaucoup que la politique ait toujours conservé ce grand & beau caractère : Souvent, lors même qu'elle pa-

roit ne s'occuper que du bien public, elle forme & nourrit l'affreux dessein de tout renverser, elle feint de soulager pour opprimer davantage, elle affecte la clémence quand elle médite la persécution: Sous une perfide apparence d'honnêteté, elle met en mouvement les ressorts de la destruction; elle prête sa main à la tyrannie; elle porte la mort au sein des États dont elle cause toujours la décadence & la ruine. Quelque variée que soit dans ses procédés la vraie politique, elle est constante dans ses principes; la justice, dont la diversité des mœurs ne sauroit infirmer les règles, est sans cesse à ses côtés, & l'équité l'accompagne dans tous ses mouvemens.

C'est aux Romains que cet art, le premier & le plus important de tous les arts, dû à la noblesse & à la perfection; & il ne falloit rien attendre de moins d'un peuple dont les Héros se formoient à l'école de l'infortune, qui méprisoit la louange lorsqu'il ne la méritoit pas, qui détestoit la fraude & l'artifice, que la prospérité n'enivroit point, & qui ne respiroit que l'amour de la véritable gloire. Après avoir profondément réfléchi sur le système politique des Grecs, les Romains adoptèrent en partie les maximes de LYCURGUE & en partie celles de SOLON.

LYCURGUE avoit banni de sa république les sciences, les arts, le luxe & tout espèce de divertiffemens. L'austérité de cette législation convenoit très bien aux Spartiates, peuple élevé dans une Ville située au fond d'un vallon stérile & sauvage, & entourée de collines arides & de montagnes inacessibles ; peuple qui ne connoissoit d'autre exercice que celui de combattre & d'autre gloire que celle de vaincre & de conquérir.

SOLON qui avoit étudié le caractère & les mœurs des Athéniens, se garda bien de leur dicter des loix aussi sévères : Loin d'exclure les divertiffemens & les plaisirs, ce Philosophe les consacra en les faisant servir à l'utilité publique. Rome qui, à sa naissance, avoit embrassé les dures & gênantes institutions de LYCURGUE, s'en tira dans la suite les avantages des maximes plus douces & plus humaines du législateur Athénien ; & c'est pour avoir tempéré la rigueur des unes par la douceur des autres, que les Romains parvinrent à former un systême politique dont la sagesse fera à jamais la plus belle portion de la gloire de ce peuple.

C'est sur tout dans le corps des loix, comme dans le dépôt de la sagesse propre

de chaque nation, que la politique déploye sa dignité. L'histoire peut bien nous conduire à nous faire une idée de la politique des différens Etats; mais l'histoire est toujours altérée, ou par l'adulation, ou par la rivalité, ou par la crainte, ou par l'incertitude & l'obscurité des traditions. Il n'appartient qu'aux loix de révéler le vrai caractère des hommes; elles seules exposent fidèlement à nos yeux l'âme & l'esprit des différentes sociétés. Aussi est-ce par la perfection des loix Romaines que nous jugeons de l'excellence de la politique des Romains. Ils envisagèrent l'humanité sous le point de vue le plus sublime & le plus avantageux. Leur jurisprudence n'avoit ni l'obscurité de celle des Egyptiens, ni la mollesse de celle des Athéniens, ni la sévérité de celle des Spartiates, ni la rudesse de celle des anciens Germains. Impérieuse & forte lorsqu'il s'agissoit de maintenir l'accord de la République, empressée & active pour donner à ses desseins une exécution prompte & facile, prudente & sage dans l'inévitable variété des circonstances, agréable & conforme au génie des citoyens pour lesquels elle étoit établie, & en même tems propre à s'insinuer & à se maintenir dans

l'ame des nations vaincues : Voilà quel fut son caractère.

La loi Romaine , il est vrai , subit les vicissitudes malheureusement inséparables de toutes les choses humaines : Elle tomba subjuguée par la force & par le caprice , funestes enfans du despotisme ; mais alors même la grandeur de l'ame Romaine ne laissoit pas de percer encore , & le despotisme même se vit contraint d'affecter l'amour du bien & de l'intérêt public. Le capricieux étoit renversé , les oracles du Sénat étoient muets : L'univers subjugué ne reconnoissoit plus , par des tributs & par des hommages , la domination de Rome ; mais le nom Romain vivoit encore , & les loix de ce peuple triomphèrent & des outrages des barbares , & des ombres de l'oubli.

En France le droit Romain fut toujours respecté , & plusieurs grands hommes de cette nation ont consacré leurs talens & leurs veilles à lui rendre sa splendeur & sa force. Les loix gothiques , à la vérité , régnerent en Espagne jusqu'au onzième siècle ; mais au moment même que le génie de cette nation commença à se polir , le droit Romain s'y établit pour jamais. L'Angleterre , soumise par CÉSAR à la domina-

tion Romaine, reçût & observa les loix de ses vainqueurs. L'Allemagne, devenue Province de l'Empire, en adopta les loix, & ne cessa de les reconnoître que lorsqu'après avoir négligé toute espece d'étude, elle ne fut plus gouvernée que par ses coutumes domestiques & particulières. Mais au tems de CHARLEMAGNE la Jurisprudence Romaine s'éleva a son antique autorité, & devint l'objet principal & presque unique de l'étude des Allemands. L'Italie qui, après la chute de la puissance Romaine, devint le théâtre des malheurs, parce qu'elle étoit le pays des délices, adopta confusément jusqu'à LOTHAIRE I, les loix Romaines, saliques & lombardes. Un même esprit ne gouvernoit pas les membres de ce corps politique; chacun y suivoit la loi que l'exemple de ses ancêtres lui rendoit plus respectable, ou que son goût & son penchant particulier lui faisoit envisager comme plus douce & plus commode. Mais aux premiers rayons que jettèrent les arts, l'Italie reconnut cette Jurisprudence née dans son propre sein; & peu contente de l'accueillir, elle l'enrichit la première d'interprétations ingénieuses & de commentaires utiles.

R E F L E X I O N S

Sur l'état aétuel de la Poësie Italienne.

IL n'y a plus de poètes en Italie, disent les François. Les Italiens demandent à leur tour si la France eût jamais une poësie, de même qu'une musique. Mais plus généreux, ils ne lui refusent point des génies capables d'exceller dans l'une & dans l'autre; ils s'en prennent à l'instrument, non à la main, de la sécheresse & de la monotonie dont ils accusent la lyre françoise. On dit, à la vérité, qu'indépendamment des vices, de conformation qui rendent une langue sourde, la température du climat de la capitale, où la Cour donne le ton à la nation, répand sur le génie un caractère de froideur & de légèreté qui ne s'accorde point avec l'enthousiasme poétique. Les François, si l'on en croit les étrangers, observateurs hardis & confians par-tout, souvent jusqu'à la té-

mérité, sont timides en poésie, rejettent les métaphores & les figures de l'imagination, remplissent de termes abstraits, arides & muets, un langage qui n'admet que des expressions pittoresques & sonores (*). Enfin aucune langue ne sauroit s'enrichir d'une seule idée poétique qui soit propre aux François. Imitateurs des Latins & des Grecs qu'ils nous vantent sans cesse, dit à peu près un critique Anglois, ils sont restés beaucoup au-dessous de leurs modèles, pour la cadence & la liberté de la poésie. Cependant ils ont leur siècle favori qu'ils comparent fièrement à celui d'Auguste; parce qu'en effet deux de leurs poètes ont marché sur les pas d'HORACE avec un succès digne d'envie; quoique l'un n'en ait point le vol pindarique, ni l'autre la saine & riante philosophie. D'ailleurs, qu'on demande aux François un OVIDE, un LUCRECE,

(*) D'où vient, par exemple, que le mot *objet*, terme métaphysique, est employé si souvent & si mal-à-propos dans la poésie française, & sur-tout dans la tragédie & dans les opéra? Les Italiens à la vérité mettent quelquefois *oggetto* dans leurs vers; mais combien n'ont-ils pas de périphrases courtes & plus énergiques pour rendre l'équivalent d'une manière plus passionnée?

un VIRGILE, ils y suppléeront par un MOLIERE, un CORNEILLE, un VOLTAIRE; mais ce sera pour l'étendue du génie & la supériorité du talent, non pour le charme du style & la perfection des ouvrages. Vous n'êtes point Romains, leur dit-on, vous n'avez ni le gouvernement, ni les mœurs de ce peuple conquérant par principe, plus orgueilleux que vain, & plutôt fier qu'orgueilleux. Et si vous vous flattez d'enchérir sur la délicatesse du luxe qui corrompit cette *maitresse nation*, ne vous arrogez ni la pompeuse magnificence, ni la superbe générosité des CRASSUS & des LUCULLUS. Vous savez qu'ils furent quelquefois prodigues envers le peuple qu'ils n'accabloient que de leurs libéralités, & non pas fastueux aux dépens d'un public qui se trouve doublement insulté par l'usage qu'on fait de ses biens contre lui-même. N'allez donc pas chercher dans des pays & des tems reculés vos modèles d'éloquence & de poésie; n'opposez pas vos orateurs à CICERON, qui étoit orateur, philosophe, & sur-tout citoyen, ni vos poèmes à l'éneïde de VIRGILE, & aux métamorphoses d'OVIDE (*). Au lieu

(*) Cependant il faut convenir que les François approchent plus de la sagesse & de la réserve

d'imiter les Grecs & les Latins, créez une langue, une poésie à l'exemple des Italiens, ou du moins ne reprochez pas à l'Italie de manquer de poètes. Elle en a sans doute encore, & dont le talent est le plus décidé. Mais sur quoi peut-on exercer ce talent dans un pays où l'art de la guerre, le commerce, l'industrie & l'émulation de la belle gloire n'ont plus de grands objets? Que voulez-vous qu'on y chante? La victoire, dans un pays qui n'est ni gouverné ni défendu par ses propres habitans; la liberté, qu'une République s'efforce de ravir à ses voisins, au lieu de l'assurer & de l'étendre chez elle? On dira peut-être que le Tasse & l'Arioste ont

serve qui caractérise le goût des anciens, que tout autre peuple moderne. Mais puisqu'ils avoient appauvri & défiguré la langue latine dans leur idiome qu'ils en ont formé, ne devoient-ils pas suppléer à l'harmonie qu'ils en ont perdue par la hardiesse des pensées & l'agrément des images? Voyez combien les Anglois ont embelli la langue allemande dont la leur est dérivée, par l'élevation & la fécondité des idées, sans parler de la douceur & de la variété qu'ils ont introduites dans leur langue, beaucoup moins rude pour le gosier & plus flatteuse à l'oreille que l'allemand. Est-ce à la supériorité de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage?

pris en France & non en Italie les héros de leurs poèmes, Aussi que leur en revint-il, malgré les éloges dont ils accablèrent les Souverains de Ferrare? Leur récompense n'encouragera personne; la gloire de leur nom, cet encens qui brûle sur le tombeau, ne réchauffe point leurs cendres; & les Italiens, qui connoissent aussi bien qu'aucune autre nation le prix des noms & des choses, au lieu d'acheter par des travaux longs & durables cette gloire qu'ils appellent une vaine fumée, ne cherchent plus qu'à la vendre. C'est en sonnets sur tout qu'elle se distribue; ce qui la rend si commune qu'il n'est personne aujourd'hui qui n'en donne ou n'en reçoive, & que souvent le même homme, auteur & Mécène tour à tour, tantôt à la tête & tantôt au bas du poème, accepte & rend des vers qui ne lui coûtent guères. A propos, ou sans sujet, il est toujours de saison en Italie de faire des sonnets. Un gala de Cour, une fête de paroisse en fait éclore; chaque patron d'Eglise, & chaque Marguillier en a sa rente annuelle. Mais les solemnités où les vers foisonnent par milliers, sont les vêtures & les professions des religieuses. C'est alors que toutes les muses naissantes ou surannées s'empressent de concourir à la pompe su-

nèbre qui fait passer une jeune beauté de la vie du siècle dans le tombeau du cloître. Ce sujet de poésie plus fréquent encore en Italie qu'en France, quoiqu'il dût l'être moins, selon la loi des climats, au-delà des Alpes & des Pyrenées qu'entre ces monts, est ordinairement triste, sérieux, austère. Peu de poètes savent s'écarter de la gravité qu'il inspire, & de là quelle sombre monotonie dans ces chants lugubres & funéraires! Qui n'auroit en effet pitié de ces tendres victimes que l'innocence de leur âge, souvent l'avarice des parens dénaturés par ambition, quelquefois le désespoir d'une passion malheureuse, ensevelissent pour jamais dans ces retraites de l'innocence, & plus encore du repentir? Qui ne les plaindroit, non de quitter un monde où des plus courts plaisirs naissent des peines intarissables, mais de s'immoler souvent en aveugles à ces accès intérieurs & tyranniques, dont une ame jeune & vertueuse se trouve comme oppressée, quand il lui faut combattre, étouffer, dévorer des desirs & des sentimens qui s'enflamment & s'irritent par la violence même que la sainteté de la religion leur oppose? Ces idées trop vraies ont besoin ou d'être adoucies, ou d'être voilées; & l'habileté des poètes est

de jeter des fleurs sur les épines dont ils couronnent une vierge pénitente.

Un Recueil de sonnets est un chant de triomphe qui fait courir au péril. Le Romain qui se précipita dans un gouffre, n'étoit pas plus animé par les cris & les regards de ses concitoyens à se dévouer pour sa partie, que ne l'est une fille à se perdre dans la solitude, par les applaudissemens dont on décore son sacrifice. Mais ces éloges sont si rebattus, que le cloître même n'engendre pas plus d'ennuis que la lecture d'un de ces livres de vers faits en l'honneur du cloître.





*DE l'usage des Bains froids chez les Anciens;
traduit de l'Italien d'après un discours du
célèbre Docteur COCCHI.*

TELLE est la fabrique du corps humain, que ses parties, leur liaison ou leurs rapports, ses forces, les résistances qu'elles produisent & les mouvemens qui en sont une suite nécessaire, n'ont rien qu'on ne parvienne à connoître au moyen de l'observation & de la méthode. Nous savons qu'il n'est point de parties dans notre organisation où l'on ne puisse introduire des agens propres à en changer la figure, le mouvement ou la situation : On peut donc conserver dans le corps humain cette correspondance merveilleuse entre ses forces différentes, dans laquelle consiste la santé.

Ces agens ne sont autre chose que les alimens & les médicamens de toute espèce; mais ils ne peuvent rien par eux-mêmes, s'ils ne sont introduits, changés, mis en action par ces mêmes forces, dont l'ensemble dans le corps vivant s'exprime ordinairement par le mot de *nature* : Et c'est dans ce sens-là qu'HYPOCRATE di-

foit que c'est la nature seule qui guérit, parce qu'en effet elle seule met les moyens en action, & qu'ils seroient tous inutiles sans elle.

Les remèdes sont donc nécessaires pour conserver ou recouvrer la santé; mais, grace aux observations dont la médecine s'est enrichie depuis trente siècles qu'elle est cultivée en Europe, nous avons appris que, sans recourir aux ordonnances absurdes & funestes des ignorans ou des imposteurs, les substances les plus abondantes & les plus agréables, sont aussi les plus salutaires.

Parmi tous les médicamens, il n'en est aucun qui ne le cède à l'eau. L'abondance avec laquelle elle est répandue sur la surface de la terre, l'usage indispensable dont elle est pour tout ce qui vit & respire dans la nature, sa propriété singulière de n'avoir ni saveur ni odeur, doivent conserver à cet élément la préférence que PINDARE lui donne sur tous les autres. Son usage dans les fièvres aiguës & ardentes remonte jusqu'aux siècles les plus reculés; & nous suivons aujourd'hui plus que jamais la méthode d'HE'RACLITE DE TARENTE, qui, pour changer insensiblement les humeurs viciées de notre corps,

ne prescrivait que l'usage intérieur & fréquent de cette simple boisson.

Ce n'est pas seulement lorsque nous la mêlons à nos liquides, que l'eau contribue infiniment à conserver & à rétablir la santé; elle opère encore les effets les plus salutaires lorsqu'elle est appliquée à la surface de notre corps, & que par son contact & sa pression elle pénètre immédiatement par l'extrémité des veines absorbantes jusques dans le grand torrent de la circulation.

L'histoire ancienne & les relations des voyageurs modernes nous apprennent que presque tous les peuples se sont plu à se baigner & à nager dans l'eau froide. Cet exercice ne fut pas le produit de la réflexion; il naquit uniquement du besoin. Privés de presque tous les secours, les premiers habitans de la terre vivoient dans les forêts & fixoient leurs habitations sur les bords des fleuves. Tel fut l'antique état des nations mêmes les plus polies. Les Grecs, selon THUCYDIDE, n'eurent point d'autres ayeux; & les découvertes modernes rendent cette opinion plus que vraisemblable: De sorte qu'il y a lieu de croire que dans les premiers tems la terre n'étoit qu'une immense forêt.

Les

Les loix, la religion & l'urbanité n'abolirent point cette coutume. Nous lisons dans l'Iliade qu'ULYSSE & DIOMEDE, de retour de leur expédition nocturne, allèrent, au lever de l'aurore, se baigner dans la mer pour se rafraichir & prendre de nouvelles forces. Dans l'ODYSSE nous voyons NAUSICAA & les femmes de sa suite se baigner dans le fleuve, quoique les circonstances indiquent clairement que ce fut en automne, & peut-être même en hiver. Qu'il nous soit permis de dire à ce sujet qu'il est bien étonnant que ces deux passages du plus ancien & du plus grand des poètes aient échappé à PLINE, lui qui prétend qu'HOMERE n'a jamais fait mention que des bains chauds. VIRGILE, appuyé sans doute de l'autorité de CATON & de VARRON, dit que les premiers habitans de l'Italie plongeient leurs enfans dans les fleuves & même dans la neige pour leur endurcir le corps. Les Spartiates, les anciens Germains & les Celtes en faisoient autant, & cette coutume est encore aujourd'hui en usage chez quelques peuples du Nord & dans les deux Indes.

Il est évident par ce qui nous reste des bains des anciens Romains & par les des-

criptions qu'on nous en a laissées, qu'il n'en étoit aucun qui n'eût sa piscine ou son *baptistère*, c'est à dire, un réservoir d'eau froide assez grand pour pouvoir y nager. **PLINE** rapporte qu'au tems d'**AUGUSTE** l'usage s'étoit déjà introduit de se faire jeter de l'eau froide sur le corps en sortant du bain chaud. Chez les **Macédoniens** les bains d'eau froide étoient pratiques même par les femmes en couche, & **POLIEN** nous apprend que **PHILIPPE** voulant se défaire d'un Général de Tarente, prit pour prétexte qu'il étoit trop délicat, & qu'il ne se lavoit jamais que dans des bains préparés.

La religion contribua encore plus à établir chez les anciens l'usage des bains froids, que le plaisir & l'exercice. Les historiens ont observé qu'il n'étoit point de nation qui ne fût persuadée qu'on étoit infiniment plus agréable à ses Dieux après s'être lavé dans de l'eau froide : De là les lustrations des Egyptiens, & les superstitions infinies des Grecs, des Romains & des barbares. Voyez dans **THE'OPHRASTE**, ce *dévoit* qui ne passoit jamais devant une fontaine sans s'y baigner la tête.

Il seroit étonnant que l'usage des bains froids étant aussi fréquent chez les anciens, les médecins de ces tems-là n'en eussent

pas observé les effets : Aussi l'ont-ils fait de manière à mériter nôtre admiration. Les observations qu'ils ont faites à ce sujet sont si exactes & si judicieuses, que toutes les découvertes modernes n'ont servi qu'à nous faire sentir la nécessité de nous y conformer.

Les Egyptiens ont été sans contredit les premiers des anciens peuples qui aient cultivé la médecine : Ils la transmirent aux Grecs ; mais comme aucun de leurs ouvrages ne nous est parvenu , il seroit bien difficile d'apprécier leur mérite relativement à cette partie des connoissances humaines ; d'ailleurs l'Égypte fut long tems inaccessible aux étrangers , comme l'est aujourd'hui le Japon ; & lorsqu'il fut permis à leurs voisins d'y pénétrer , le langage & les caractères mystérieux dont les Prêtres affectoient d'envelopper leur doctrine, la rendoient impénétrable. Du reste, HOMÈRE assure que les médecins Egyptiens l'emportoient sur ceux du reste des nations , & que ce fut d'une Reine d'Égypte qu'HELENE apprit l'usage de l'opium : Car s'il faut en juger par les effets , c'est à dire, par la propriété d'enyvrer légèrement, de réjouir & de procurer l'oubli des maux & le sommeil, il n'y a pas lieu de dou-

ter que ce ne fût là le *Népeute* d'HELENE: D'ailleurs, mille ans après, les femmes de Diospolis se servoient encore de cette drogue, ainsi que DIODORE l'atteste; d'où lui est venu sans doute le nom de suc thébaïque, qu'elle conserve encore aujourd'hui.

HERODOTE, dont le témoignage ne doit jamais paroître suspect lorsqu'il parle des choses qu'il a vues lui-même, nous apprend que de son tems la médecine étoit partagée en différentes parties en Egypte, & que chacune d'elles étoit enseignée par un professeur particulier, ainsi qu'on le pratique aujourd'hui dans les grandes universités de l'Europe.

ISOCRATE dit que les médecins Egyptiens proscrivoient les médicamens trop actifs, & qu'ils avoient pour maxime de ne jamais violenter la nature, d'aller toujours au plus sûr, en adaptant les remèdes aux alimens & au régime de vivre. Ne sont-ce pas là les procédés des meilleurs médecins de nos jours?

Les écrits des anciens médecins Grecs renferment des vérités physiques si lumineuses, si fécondes en conséquences utiles, & si remplies en même tems de puérilités & d'absurdités, qu'il n'y a guère lieu de penser que la plupart de ces vérités ayent été le

produit de ces recherches des Grecs ; il est bien plus raisonnable de croire que les Grecs les devoient à un autre peuple plus instruit & plus Philosophe : Et qui ne fait pas que ce fut en Egypte que THALE'S, PYTHAGORE & DEMOCRITE, dont HIPPOCRATE fut le disciple, allèrent puiser leurs opinions ? Ce qui est de certain, c'est que lorsque l'Egypte perdit sa puissance, sa doctrine & sa liberté, on vit les sciences & la médecine dépérir sensiblement dans la Grèce, jusqu'à ce qu'enfin les ténèbres de l'ignorance s'étendirent sur toute l'Europe. Ces ténèbres n'ont disparu que depuis que les Médecins se sont attachés à l'étude des ouvrages des Grecs, & qu'ils ont mis leurs excellens préceptes en œuvre, c'est-à-dire, depuis environ 200 ans. Mais ce n'a été qu'au siècle passé que, selon la méthode admirable des premiers disciples des Egyptiens, on est parvenu, au moyen de l'observation & du raisonnement, à porter la médecine au degré de perfection où elle se trouve aujourd'hui.

Or si les Médecins Egyptiens possédoient à fond les principes de leur art, comme il n'est guère possible d'en douter, c'est certainement d'après des observations bien

fluvies & des connoissances bien fondées de la nature & des forces du corps humain, qu'ils ont introduit ou conservé l'usage du bain d'eau froide. EURIPIDE voyageant en Egypte avec PLATON, fut attaqué d'une maladie dangereuse, dont il fut promptement guéri par quelques bains d'eau de mer.

On trouve dans HIPPOCRATE une infinité de vestiges de la médecine excellente & philosophique des Egyptiens, & entr'autres l'usage des bains froids; il paroît même que ce grand homme en possédoit la véritable théorie: Mais pour s'en convaincre il ne faut lire HIPPOCRATE qu'après s'être enrichi de tout ce que les découvertes modernes nous ont appris sur la nature de l'eau froide & sur la structure & la disposition des parties externes de notre corps, qui en reçoivent la première impression.

Après avoir parlé de l'usage que les anciens faisoient de l'eau froide, passons à l'examen de ses effets.

Le feu, cet élément que la main du Créateur a répandu dans toute la nature, qui pénètre tous les corps & resplendit dans tout l'univers, excita tellement l'admiration des premiers philosophes, que la plupart d'entr'eux se voyant dans l'impossi-

bilité d'en approfondir l'essence, le regardent comme une chose divine: Quelques uns même allèrent jusqu'à l'adorer.

L'effet le plus merveilleux, le plus universel, & propre uniquement du feu, c'est de se mêler avec les autres corps, & de les raréfier tous, soit solides, soit fluides, soit mixtes. Au contraire, l'effet principal & le plus universel du froid, qui n'est autre chose que la diminution ou l'absence du feu, c'est de resserrer tous les corps dans toutes leurs dimensions, en rapprochant les parties extrêmes du centre, comme l'enseigne l'expérience. La dilatation de l'eau, lorsqu'elle vient à se glacer, ne contredit point notre proposition. Cette augmentation de volume n'a d'autre principe que l'interposition de l'air dans les molécules de l'eau.

Le degré de chaleur de l'eau, comme celui de l'atmosphère, est toujours au dessous de la chaleur du sang humain: De là il est aisé de comprendre quel effet doit produire son contact à la superficie de notre corps: Elle l'agite d'abord par ce nouveau degré de froid, en resserrant & crispant la surface: En second lieu, par la pression, jointe à celle de l'atmosphère qui l'environne; en sorte que la pression de

l'eau sur les corps qui sont en contact avec elle, est toujours relative à la hauteur de la colonne, avec laquelle elle presse, & à l'intensité de son refroidissement.

Donnons une idée légère de la structure du corps humain; la première chose qui se présente à nos yeux, c'est l'épiderme ou la cuticule. L'épiderme est formé d'unamas infini de petites écailles qui tiennent les unes aux autres, & qui sont percées d'une infinité de pores dont les uns sont les extrémités des vaisseaux excréteurs & artériels, qui portent au dehors la matière de la sueur & de la transpiration. Les autres sont les orifices des veines, qui servent à rapporter dans l'intérieur du corps l'air & l'eau qui s'y trouvent répandus; Elles donnent aussi l'entrée aux parties les plus fines, les plus déliées & les plus mobiles des médicaments qu'on applique à leur surface. Ces veines s'appellent vaisseaux absorbans. Les anciens n'en admettoient qu'une seule espèce, & BELLINI même de nos jours a pensé à ce sujet comme les anciens. Au dessous de la cuticule se trouve le corps réticulaire de MALPIGHI: Il donne passage non seulement à tous ces vaisseaux, mais encore aux extrémités des papilles

nerveuses, qui font le siège & l'organe immédiat du sentiment. Ces papilles ont leur base dans la peau, qui est une forte membrane tissue de fibres tendineuses & extrêmement élastiques. La peau sert d'appui à un amas infini de petits vaisseaux sanguins, artériels & veineux, qui sont entrelacés dans sa substance : Sous la peau se trouve le corps graisseux; ensuite on découvre les muscles, les vaisseaux sanguins de toute espèce, grands & petits, & enfin la charpente osseuse qui donne la solidité & la consistance à toute la machine.

L'effet que l'eau froide produit d'abord sur le corps humain, est de comprimer par son poids toute la surface des parties molles contre la charpente osseuse qui les soutient, de contracter les parties qui sont susceptibles de sentiment ou de ressort, comme les vaisseaux, les nerfs, les muscles, enfin de condenser tous les fluides qui roulent dans ces vaisseaux. Cette pression & cette crispation n'arrivent jamais que le ressort de ces parties n'en soit augmenté. De là l'accélération du mouvement des fluides, accélération d'autant plus salutaire, que leur éloignement du cœur ne les dispose que trop à séjourner.

En second lieu, elle diminue la transpiration par la contraction des orifices des

tuyaux excréteurs, elle augmente la souplesse & la flexibilité de ces parties, au lieu que les bains chauds produisent un effet tout opposé. La balance statique nous apprend que dans ceux-ci l'on perd jusqu'à vingt onces chaque fois; d'où naît l'épuisement & cette rigidité des fibres qu'on éprouve lorsqu'on en fait un usage trop continué.

Mais ce n'est pas seulement sur la surface du corps que le bain froid opère; il y a une telle correspondance entre toutes les parties de la machine, au moyen des nerfs qui sont eux mêmes le principe du sentiment & du mouvement, que cette première impression de froid, occasionnée par le contact de l'eau, se communique en un instant dans toute l'économie animale. Bientôt par une loi générale & commune à tous les corps qui sont capables de ressort, toutes les parties solides ainsi contractées, reviennent sur elles mêmes, redoublent de force & d'action, poussent les fluides avec plus de violence, les divisent davantage, & en augmentent la vélocité: De là cette chaleur douce & agréable qu'on éprouve après les bains froids: De-là encore l'abondance des sécrétions, de celle sur-tout qui s'opère dans le cerveau pour

le b^esoin & l'intérêt commun de toute la machine.

Mais comme le bain n'agit sur le corps humain que relativement à ses forces, il s'ensuit qu'il faut savoir les apprécier dans chaque individu, & connoître toutes les précautions qu'exige l'usage d'un remède de cette importance. Les anciens avoient d'excellentes observations là-dessus. Le célèbre AGATINUS, qui exerçoit la médecine à Rome sous TRAJAN & qui fut le maître d'ARCHIGENE, avoit écrit sur cette matière; mais il ne nous reste de ses ouvrages qu'un excellent fragment, qu'ORIBASE nous a conservé.

Une des précautions les plus essentielles est celle qui regarde la température du bain. Les anciens qui n'avoient point de thermomètre, s'en rapportoient à cet égard au jugement des sens. GALLIEN prétend que pour bien supporter l'eau froide, il faut avoir de la force & du nerf dans l'ame; l'on a remarqué en effet que les personnes vigoureuses recherchent & aiment le bain d'eau froide préférablement aux autres hommes. HORACE a immortalisé la fraîcheur de la fontaine qui couloit à sa maison de campagne, & SENEQUE prenoit les bains d'eau froide même au mois de Janvier. Aujourd'hui que nous sommes

plus en état de mesurer la température du chaud & du froid, on pense que l'eau la plus propre à cet usage est celle qui est de trois ou quatre degrés au dessous de la température de l'air environnant, ce qui répond à peu près au cinquantième degré du dernier thermomètre construit avec le mercure. Qu'on ne croye donc pas que les bains froids soient aussi dangereux que le prétendent certains auteurs : Des milliers d'exemples de gens qu'on a retirés vivans de dessous les glaces & les neiges où ils étoient ensevelis, prouvent assez que quand on a le corps d'ailleurs bien constitué, quand les parties sont susceptibles de force & de ressort, quand le cœur peut repousser l'impétuosité du sang qui reflue vers les ventricules dans l'instant du contact de l'eau, le bain froid, loin d'être dangereux, est très-salutaire. ALEXANDRE LE GRAND s'évanouit dans les eaux froides du Cydnus, & le premier des FREDERICS perdit la vie dans le même fleuve ; mais dans quelle circonstance ces deux grands hommes s'y plongèrent-ils ? Tous deux étoient brûlés par l'ardeur du soleil, couverts de poussière & de sueur, & excédés de fatigue. Faut-il s'étonner que le sang étant prodigieusement raréfié par la chaleur & la fatigue, & ve-

nant à s'accumuler tout à coup dans le ventricule droit par la contraction subite extérieure, le cœur ait cédé à l'effort, & n'ait pu surmonter cette résistance? D'ailleurs la constitution particulière de ces deux héros, & peut-être encore le trop long séjour qu'ils firent dans une eau extrêmement froide, purent très-bien occasionner leur accident. Mais les bains chauds en ont produit de bien plus funestes, & combien n'en produisent ils pas encore tous les jours?

Du reste il est important de ne jamais entrer dans l'eau froide qu'après un long repos, lorsque la digestion est faite, & que tout est calme dans la machine: On doit sur tout éviter ce bain lorsqu'on a quelque partie du corps trop foible, sujette à quelque hémorrhagie, ou attaquée de quelque obstruction considérable; enfin il faut y rester d'autant moins, que l'eau sera plus froide.

Avant de finir, observons que le propre du bain froid étant de favoriser la circulation & de diminuer le diamètre des vaisseaux, CELSE a eû raison d'assurer que l'eau froide étoit merveilleuse pour la tête, & que quand cette partie est infirme, on n'a rien de mieux à faire que d'y en verser dessus en toute saison, & de s'en

laver en même tems le visage. Ceux qui sont familiers avec les écrits d'HIPPOCRATE, se rappellent que dans les fièvres & les maladies aiguës, ce grand homme appliquoit très souvent à la tête différentes matières froides ; & SERSANUS nous apprend qu'AVICENNE son maître, qui pendant cinq cens ans tint le sceptre de la médecine, ne se guérit lui-même d'une fièvre ardente que par des fomentations de neige,

En un mot, les Romains ne connurent rien de plus propre à conserver & même à rétablir la santé, que l'usage des bains froids. L'utilité de cet exercice se fera sentir aisément à quiconque s'occupera de l'origine véritable & mécanique des maladies, & non de ces descriptions puériles & chimériques dont les charlatans bercent la pauvre populace.

Quantité de maux, & quelquefois les plus considérables, sont occasionnés par la lenteur & la ténacité des liquides, par le défaut de proportion dans le mélange de leurs parties, comme aussi quelquefois par leur trop grand volume ou par leur peu de solidité. Dans tous ces différens cas les bains froids sont d'une utilité connue & éprouvée. C'est avec de l'eau du Xanthé, que les compagnons d'HECTOR rap-

pellèrent ce héros à la vie lorsqu'il tomba renversé par l'énoïme pierre que le terrible AJAX lui avoit lancée. HIPPOCRATE rendit au jour une femme évanouie qu'on croyoit morte, au moyen de quatre seaux d'eau froide qu'il lui fit jeter sur le corps. Dans les détaillances, dans les paralyties, les convulsions & toutes les maladies de nerf, ce Médecin ne propose point d'autre remede.

On sçait que MUSA guérit AUGUSTE de la maladie dont il fut attaqué à son retour de la Biscaye avec des fomentations & des gargarismes d'eau froide: Cette maladie avoit été occasionnée par un cautère ou une fluxion très abondante & très-opiniatre qui s'étoit jettée sur toute l'étendue de la membrane pituitaire & de la trachée artere: Elle étoit sans aucun ulcère manifeste, & ressembloit assez à la maladie qui est si commune en Angleterre.

DION accuse mal-à propos le Médecin MUSA d'avoir fait périr le jeune MARCELLUS en le traitant peu de tems apres de la même manière. Ce jeune Prince mourut en effet dans le bain; mais c'étoit aux eaux thermales de Baïes, comme nous l'apprend PROPERCE; d'ailleurs si l'on fait attention que DION vivoit deux cens ans après cet événement, & que cet auteur

chagrin & satyrique s'attache sans cesse à flétrir la mémoire des plus grands hommes, son témoignage ne sera pas d'une grande valeur.

Enfin l'usage des bains froids, cet usage si salutaire, consacré par la religion & par la sagesse des peuples les plus célèbres de la terre, est tombé parmi nous comme tant d'autres portions des mœurs antiques, & vraisemblablement mes efforts ne le rappelleront pas; mais j'ai cru qu'il étoit de mon devoir d'avertir mes compatriotes & de traiter méthodiquement une partie sur laquelle nous n'avons encore rien de satisfaisant; d'ailleurs j'ai voulu donner un essai du procédé qu'il seroit à désirer qu'on suivit dans l'examen de tous les remèdes connus, bons ou mauvais: J'aime cependant à croire que nous ne négligerons pas toujours l'usage que je propose. Quelques nations de l'Europe l'ont renouvelé, & il s'étend de jour en jour. Les Anglois en ont donné les premiers l'exemple: Craignons-nous de nous y conformer? Et se peut-il qu'un seul d'entre nous ignore que sans les découvertes & les travaux de ce peuple, la médecine moderne ne seroit peut-être pas encore sortie des ténèbres où elle étoit ensevelie avant les jours heureux de l'immortel HARVEY?

LE COUVENT.

Épique traduite de l'Anglois.

LE son de la cloche annonce le moment de la retraite. . . . toutes les Vierges obéissent & se retirent dans leur cellule. Elles laissent le parloir & moi dans une solitude effrayante.

Le soleil couchant ne brille plus que de foibles rayons ; un morne silence règne dans cette enceinte ; seulement on entend une pâtre novice qui, prolongeant sa prière, pousse un profond soupir & frappe son sein innocent.

Peut être quelque Eloiſe nouvelle, consumée d'amour & de douleur, fait elle entendre ses plaintes à la nuit, & chante dans des vers tristes le destin cruel qui la sépare de l'amant qu'elle veut oublier.

Dans l'enceinte de ces murs couverts de mousse, cette amante infortunée apprend maintenant à pleurer, tandis que ses pieuses compagnes reposent dans leurs lits étroits jusqu'à minuit.

Nuls remords ne déchirent leur cœur ; le souvenir cruel des passions & des crimes n'agite point leur tranquille sommeil ; des rêves lugubres, des spectres menaçans ne viennent point alarmer leur imagination.

Elles ont quitté le monde ; pour elles le flambeau de l'hymen ne peut plus s'allumer, jamais elles ne sentiront les caresses d'un époux, jamais elles ne verront leur beauté se renouveler dans les traits de leurs filles.

C'est à d'autres plaisirs que leurs jours sont consacrés : Souvent elles dépouillent le printems de ses fleurs pour en orner les autels, ou pleines de ferveur, elles chantent les louanges de Dieu, tandis que les orgues sacrées enflent leurs sons divins.

Femmes du monde, n'insultez point par un geste profane à ces pieuses occupations. Que les beautés du siècle ne jettent pas un regard méprisant sur les devoirs de ces belles captives.

Hélas ! ces yeux qui cherchent à donner une nouvelle vie, ces charmes à demi voilés, plus séduisans encore, ne se terniront-ils pas un jour ? Les plaisirs, ainsi que les peines, ne conduisent-ils pas au tombeau ?

Pardonnez moi donc, beautés qu'on ne cesse d'encenser, pardonnez-moi, si ma ly-

re dédaigne de chanter vos louanges & forme quelques tristes accens en faveur des filles du Seigneur.

Ces Vierges timides ne doivent ni briller dans une fête, ni s'embéllir, comme vous, sous des modes nouvelles; elles ne liront jamais le pouvoir de leurs charmes dans les regards d'un amant passionné, jamais leurs yeux n'applaudiront par une seule larme à la scène tragique.

Des ruisseaux coulent le long de la plaine sans faire entendre leur murmure, sans appaiser la soif du voyageur. Le rossignol s'épuise en vain dans le fond des forêts: Ses accens plaintifs ne sont point écoutés.

Ainsi, parmi les captives que renferme cette triste demeure, peut être est-il une beauté dont le cœur sensible & tendre eût fait le bonheur d'un amant dont les charmes & les vertus eussent embélli un trône, & qui eût élevé un fils pour le bonheur du monde: Mais le feu de leur jeunesse doit se consumer sans rien embrâser; l'austère pénitence retroilit leur sein, & leurs charmes sont flétris sous la haine.

Loin du bruit & des erreurs du monde, elles marchent dans les sentiers obscurs de la retraite: La les heures s'écou-

lent en silence, comme l'onde *inagitée* par les vents.

Cependant les extases & les visions célestes n'effacent point de leurs ames le souvenir de ceux qu'elles ont aimées; elles n'oublient même pas le reste du monde: Leurs oraisons nocturnes s'élèvent jusqu'au trône de l'Éternel, & arrêtent la foudre prête à tomber des cieux.

Elles se font arrachées avec douleur d'entre les bras de leurs frères & de leurs sœurs, & ce n'est pas sans pousser des soupirs qu'elles ont abandonné le lieu de leur naissance: Lorsqu'elles dirent adieu à leurs tendres parens, les larmes filiales coulèrent de leurs yeux.

Leurs regards même sont quelquefois tombés sur celui qui chante leur histoire dans ces vers mélancoliques; & si l'on demandoit un jour ce qu'il est devenu, une vestale âgée pourroit répondre:

„ Nous l'avons vû souvent avant les
 „ rayons de l'aurore, accourir à l'Eglise &
 „ s'unir avec nous dans le chant des ma-
 „ tines: Il visitoit le tombeau d'Eloïse,
 „ en lisoit l'inscription, plaingnoit sa des-
 „ tinée, & à mesure que la douleur s'em-
 „ paroit de son ame, il lui souhaitoit, en
 „ soupirant, le repos éternel.

• L'antôt d'un air languissant il s'ap-

„ puyoit contre ce pilier, fouriant à ce
 „ qui se passoit dans son imagination; tan-
 „ tôt il paroïssoit triste, pâle & rêveur,
 „ comme un amant qui a perdu ce qu'il
 „ aime.

„ Un matin je ne le vis point sous le
 „ dôme, ni dans la nef, ni dans la sa-
 „ cristie; il ne parût point auprès de la
 „ tombe, ni près du bénitier, ni sous le
 „ portique. Un autre parût, qui nous
 „ apprit que celui que je cherchois, ne
 „ pouvant vaincre la passion dont il brû-
 „ loit pour une d'entre nous, étoit allé
 „ terminer ses jours malheureux dans les
 „ pays les plus éloignés. Il nous remit aussi
 „ des vers que nous récitons avec autant
 „ de plaisir que s'ils étoient du célèbre
 „ WHITEHEAD ou du tendre & plaintif
 „ GRAY.

A côté d'un tableau d'ALBANO, où se-
 roit représentée ANGELIQUE, échappée aux
 poursuites de RENAUD, se reposant sur
 l'herbe tendre, au fond d'une antique &
 sombre forêt, près d'un ruisseau dont les
 eaux pures & tranquilles coulent à l'om-
 bre des arbrustes qui le couronnent, & se

livrant toute entière au calme, au repos profond que lui inspirent les objets doux & solitaires dont elle est environnée; personne sans doute ne seroit choqué de trouver un tableau d'ANNIBAL CARRACHE, où ce peintre vigoureux auroit peint un sàyre nud, yvre, chancelant, souriant à une coupe pleine de vin, qu'il porteroit d'une main incertaine à sa bouche & dont la liqueur, en partie répandue, tomberoit sur sa poitrine décharnée & brûlée des rayons du soleil. Prenez & dirigez un miroir, dit PLATON, vous reproduirez le ciel, la terre, les mers, les hommes, les animaux & généralement tous les êtres. Le peintre, ajoute ce philosophe, ressemble au miroir: De même que cet instrument réfléchit tous les objets, le peintre peut les imiter tous. Mais ce qui est possible à la peinture, la poésie l'exécute d'une manière bien plus parfaite: Le peintre ne représente que les formes extérieures d'où l'on juge des émotions de l'ame; au lieu que le poète, au moyen des paroles, représente & l'intérieur & l'extérieur, & peut dans une seule page présenter plus d'images que ne fera le peintre dans une galerie de tableaux. Restreindre l'objet poétique à certains genres particuliers, ne seroit ce pas déterminer le miroir à ne ré-

fléchir que certaines images , & le peintre à ne représenter que certaines figures ? Si tout est susceptible d'imitation , olons tout imiter. Il s'agit seulement de saisir & de bien exprimer le caractère, les mœurs, les formes , l'attitude & le coloris qui conviennent aux objets que nous nous proposons de rendre. Ces observations nous ont paru nécessaires pour nous justifier d'avoir attaché au morceau plein de douceur & de sentiment qu'on vient de lire, l'IDYLLE suivante , où dans la personne d'un satyre , le célèbre M. GESNER a voulu peindre l'excès de la grossièreté & de la rusticité des mœurs.

L'amour mal récompensé.

EMBARRASSÉ dans des filets de chasse , un satyre resta jusqu'au lever de l'aurore couché dans les joncs d'un marais. L'un de ses pieds fourchus , étendu en l'air , sortoit des filets ; malgré tous ses efforts , il lui fut impossible de dégager un seul de ses membres. Les oiseaux qui voltigeoient à l'entour des roseaux , commençoient à s'approcher de lui , & les grenouilles croassoient & bondissoient à ses côtés , effrayées & surprises de cette singu-

lière capture. Je vais crier, dit-il, je vais crier à gorge déployée, jusqu'à ce qu'on vienne à mon secours; & il se mit à jeter des cris qui rétentirent dans les vastes campagnes, de collines en collines, à travers les bois & les vallons. Il cria cinq fois, & cinq fois inutilement; enfin un Faune sortit du fond des bois: D'où viennent ces cris horribles, dit-il? Fais encore entendre ta vilaine voix, si tu veux que je te trouve. Le Satyre cria encore une fois; alors le Faune courut au marais où gissoit tout de son long le Satyre captif: Ah! mon ami, au nom de tous les Dieux, dégage-moi de ces maudits filets: Depuis le lever de la lune, je suis couché, comme tu vois, dans la fange. Le Faune, à l'aspect de cette figure grotesquement ramassée dans les filets, se prit à rire de toutes ses forces; puis après l'avoir débarrassé de ses liens: De grace, dit il, réponds-moi, par quelle aventure as-tu trouvé ce merveilleux gîte? O ciel! répondit le Satyre; voilà donc la récompense de l'amour le plus ardent! Ah, maudite soit l'heure où je l'ai vue pour la première fois! Mais allons nous asseoir sous ce saule touffu; une de mes jambes me fait mal. Ils allèrent s'asseoir sous le saule, & le Satyre commença sa tragique

histoire. Depuis une année entière j'aime la Nymphé de ce ruisseau qui sort là-bas d'entre les broussailles du rocher, la bas où tu vois un sapin sur la cime du roc. Pendant toute une année j'ai passé la moitié des nuits devant la grotte, je lui contois mon martyre, & toujours sans être écouté; je soupirois, je me lamentois; tantôt, pour la divertir je lui jouois un air sur mon sistre; tantôt je lui chantois une chanson de mon amour, mais une chanson si touchante, que les rochers en auroient été attendris, & toujours sans être écouté.

Je serois curieux d'entendre cette chanson, dit le Faune.

C'est la meilleure que j'aie faite en ma vie, repliqua le Satyre; je vais te la chanter. Alors il commença ainsi:

„ O toi, la plus belle des Déeses ! car
 „ Vénus n'est auprès de toi qu'une fem-
 „ me ordinaire, ne veux tu jamais écou-
 „ ter mon amour? veux tu toujours être
 „ insensible comme cette pierre sur la-
 „ quelle je suis assis? Ah, malheureux
 „ que je suis! Il faudra donc que pen-
 „ dant l'ardeur du midi, qu'à la fraîcheur
 „ de la nuit, je siffle, je chante, je crie
 „ & me lamente en vain devant ta grot-
 „ te? O, si tu sçavois combien il est

20 doux d'avoir un jeune époux ! Interro-
 20 ge cette paisible chouette qui habite
 20 derrière ton rocher dans le creux d'une
 20 souche & qui pendant la nuit pousse des
 20 cris de joie, te s que j'en pouffois dans
 20 mes bons jours, quand je revenois yvre
 20 dans ma grotte. O ! si tu le sçavois,
 20 tu volerois à moi ; tu passerois tes bas
 20 blancs autour de mes reins rembrunis,
 20 & d'un air gracieux tu me conduirois
 20 dans ta demeure : Alors je sauterois de
 20 joie, comme un veau folâtre : Cruelle !
 20 combien de fois n'ai je pas décoré ta
 20 grotte de branches de sapins, pour te
 20 surprendre agréablement au retour de la
 20 danse & de jeux hélas ! que je ne par-
 20 tageois pas avec toi ! Combien de fois,
 20 ingrate ! n'ai je pas, au premier jour
 20 du printems, étalé dans de grands pa-
 20 niers devant ta grotte les prémiets mû-
 20 res sauvages, & dans les autres saisons
 20 ne t'ai je pas offert des noisettes & les
 20 meilleures racines ? Ai je laissé passer un
 20 seul automne sans t'apporter dans mon
 20 plus grand vase des raisins écrasés, dont
 20 les grains furnageoient dans le jus écu-
 20 meux ? T'ai je jamais laissé manquer de
 20 bons fromages de chèvre ? Déjà depuis
 20 long-tems j'instruis un bouc noir & lui
 20 enseigne mille tours qui te réjouiront ;

10 quand je l'appelle, il vient & me baise;
20 & quand je joue sur mon fifre, il faut
30 voir comme il se lève sur ses deux pieds
40 de derrière; il danse comme je danse
50 moi même. Ah, cruelle! depuis que
60 l'amour me tourmente, je suis dégoûté
70 du boire & du manger, & je passe sou-
80 vent une heure entière sans ouvrir mon
90 outre de vin. Autrefois mon visage
10 étoit rond comme une calebasse; main-
11 tenant je suis maigre & tout décharné;
12 le sommeil, le doux sommeil m'a quit-
13 té. Comme je dormois autrefois! je
14 dormois jusqu'à ce que l'ardent soleil du
15 midi me brûlât dans ma grotte, ou que
16 je fusse réveillé par la soif. O Nym-
17 phe! ne fais pas durer long tems ma
18 peine: J'aimerois mieux me rouler dans
19 une touffe d'orties, je préférerois d'être
20 couché sur le sable brûlant, exposé pen-
21 dant une heure entière à l'ardeur du
22 soleil, sans boire une goutte de vin.
23 Viens donc, ô Nymphé plus blanche
24 que le lait! quitte ta solitude & viens
25 dans ma grotte: C'est la plus belle de
26 tout le bocage; j'ai étendu des peaux
27 molles de chèvres pour toi & pour
28 moi; mes vases à boire grands & pe-
29 tits y sont rangés des deux côtés dans
30 un ordre élégant, & une odeur déli-

„ cieuse de vin & de cidre s'y fait sen-
 „ tir lorsqu'on en approche. Ah! songe
 „ donc combien il nous sera doux de voir
 „ un jour nos enfans enjoués courir l'un
 „ après l'autre autour de nos cruches de
 „ vin, ou de les entendre, assis sur nos
 „ outres, balburier des mots sans suite.
 „ Tu verras devant ma grotte un chêne
 „ élevé, & sous son ombre la figure de
 „ Pan: Ce Dieu pleure sur la Nymphé
 „ qu'il poursuivoit & qui fut métamor-
 „ phosée en roseau. Sa bouche a une
 „ vaste ouverture; tu pourrois y faire en-
 „ trer une pomme entière, tant j'ai don-
 „ né d'expression à sa douleur! les larmes
 „ mêmes, les larmes, je les ai taillées
 „ dans le bois. Mais hélas! tu ne viens
 „ point, il faut que je reporte encore mon
 „ désespoir dans ma grotte solitaire. „

Le Satyre se tût, surpris des ris mo-
 queurs de son libérateur: Mais dis-moi,
 répondit le Faune, comment t'es-tu trou-
 vé pris dans ces filets?

Hier, dit l'amoureux, je chantois à
 mon ordinaire ma chanson, mais d'une
 manière plus touchante que jamais; je l'ai
 chantée trois fois, & toujours en l'inter-
 rompant par de gros soupirs. Comme je
 m'en retournois tristement, une de mes
 jambes se trouva tout-à-coup embarrassée

dans ce filet qu'on venoit de jeter sur moi. Je tombai, & cherchai à me dégager, je m'embarrai encore davantage. J'entendis de grands éclats de rire autour de moi: La Nymphé & les compagnes m'entourèrent & me trainèrent dans le marais, en m'entortillant de plus. Me voici, dit la cruelle en se tenant près de moi avec ses compagnes, & tu ne viens pas pour que j'embrasse tes reins rembrunis, & tu ne sautes pas comme un veau folâtre! Eh bien, cruel! repose donc ici; & moi, je vais porter mon désespoir dans ma grotte solitaire. A ces mots elles s'enfuirent en effet, & du plus loin je les entendis qui pouffoient encore de grands éclats de rire. Je veux être déchiré par les bêtes féroces, si jamais je retourne près de sa cabane.

Crois-moi, dit le Faune, va danser avec ton bouc & oublie ton amour, ou taille ton aventure dans le bois de chêne.





P A R A L L E L E

*Entre la Clarice de RICHARDSON & la
nouvelle Heloise de M. ROUSSEAU.*

IL n'y a rien de plus difficile que de donner une juste idée d'un ouvrage dont les beautés & les taches principales tiennent intimément à l'élocution, la chaleur, la sensibilité, la délicatesse & l'humeur paradoxale de l'auteur. M. ROUSSEAU dédaigne les moyens ordinaires de plan, d'incidens, d'intrigue; & il produit tous ses effets par la seule force du génie & par la vivacité du coloris. Ses attitudes sont communes, mais elles sont peintes avec tant de grace & d'énergie, qu'elles ne peuvent manquer de frapper avec toute la force de la nouveauté. Semblable à un sculpteur qui tire ses matériaux tout bruts de la carrière, il polit & anime, pour ainsi dire, le marbre informe; & les simples habitans du pays de Vaux devien-

nent entre ses mains le plus aimable peuple qu'il y ait sur la terre.

Cet ingénieux écrivain a formé son **HELOISE** sur le plan de **CLARICE**, Ouvrage favori du célèbre Anglois, l'aimable **RICHARDSON**. Il est aisé de reconnoître la ressemblance qui se trouve entre les traits caractéristiques des principaux personnages. Héloïse est une Clarice moins parfaite; Claire est une Miss Howe, aussi ardente dans son amitié, avec autant d'esprit & de charmes, mais avec moins de ce que les Anglois appellent *humour*, parce que l'écrivain Suisse est absolument étranger à la gaieté originale qu'ils entendent par ce mot. Le plus grand éloge de M. **RICHARDSON** est d'avoir été pris pour modèle par un écrivain du mérite de M. **ROUSSEAU**, & d'être resté inimitable dans l'art de copier la nature, quoiqu'il ait pû être surpassé de beaucoup par la profondeur des réflexions, par les teintes délicates qui distinguent le génie, & sur tout par cette magie, qui semble propre à M. **ROUSSEAU**, de réunir & de *conjur*er, pour ainsi dire, dans une seule expression la substance de plusieurs volumes. Nous en avons un exemple dans la première lettre que Saint Preux écrit à Héloïse, & dans laquelle il découvre son

amour, sa situation, les scrupules & ses embarras : Un petit nombre de lignes suffisent pour vous intéresser aussi vivement au destin de deux amans , que si l'auteur avoit suivi les progrès de leur passion naissante dans une longue suite de détails. En effet, M. ROUSSEAU est entré aussi avant dans son sujet, par cette première lettre, que M. RICHARDSON dans les trois premiers volumes de Clarice ; & rien n'est plus propre que cette observation à bien marquer la différence des talens de ces deux auteurs. Le moraliste Anglois peint une jeune femme délicate, vertueuse, belle & pleine de religion, mais prudente peut être jusqu'à la froideur, chassée de sa famille, persécutée par la jalousie envenimée d'une sœur, par le ressentiment brutal d'un frère, par la tyrannie inflexible d'un père; réduite à la plus extrême misère par les intrigues d'un scélérat aimable; refusant cependant par un raffinement inconcevable d'épouser cet amant qu'elle aime en secret, dont la naissance & la fortune sont très convenables, & que ses agrémens, son esprit, sa figure ont mis à la mode auprès de toutes les femmes; enfin se sacrifiant à l'obéissance filiale & à une délicatesse noble, mais peut être déplacée.

Le

Le philosophe Gènevois nous peint au contraire une fille dans la fleur de la jeunesse, innocente, aimable, pleine de sensibilité & d'enthousiasme pour la vertu, dont elle viole cependant les devoirs, emportée par la violence de sa passion ; mais bientôt rapellée à elle même par l'horreur de sa faute & l'honnêteté naturelle de son ame. Son amant est aussi un jeune homme honnête & sensible, romanesquement amoureux de la vertu, se confiant en ses propres forces & montrant toute sa foiblesse, raisonnant de l'amour comme un platonicien, & le pratiquant en épicurien. Les erreurs de l'un & de l'autre sont intéressantes, & nous les admirons dans leur chute, parce qu'ils conservent toujours le sentiment de la vertu.

M. RICHARDSON met son héroïne à l'épreuve de toutes les attaques de la tentation, & par là présente à toutes les femmes un modèle de perfection à imiter. M. ROUSSEAU a mieux aimé peindre son Héloïse sujette aux foibesses de l'humanité, de crainte qu'en plaçant trop haut sa vertu, la difficulté d'y atteindre ne décourageât ceux qui voudroient s'y élever. Lequel de ces deux écrivains a le mieux réussi à embellir l'instruction, c'est ce dont

on ne peut juger que par les dispositions du plus grand nombre des lecteurs : Les uns seront animés par un exemple qui en jetteroit d'autres dans le découragement. S'il nous est permis de dire nôtre sentiment, M. ROUSSEAU a donné l'instruction la plus utile en nous montrant les moyens de recouvrer l'estime des hommes, après l'avoir perdue par une faute capitale dans la conduite. On ne peut pas donner une leçon plus importante aux femmes sur tout qui, pour la plupart, condamnent au vice & à l'opprobre celles de leur sexe qui se sont une fois écartées des sentiers d'une vertu rigoureuse, eussent-elles promptement réparé leurs erreurs, & qui cependant sont souvent plus utiles à la société que ces femmes, si vaines d'une vertu qui peut-être n'a jamais été mise à l'épreuve.

Si nous entrons dans un plus grand détail sur les deux admirables ouvrages dont nous parlons, nous trouverons que M. ROUSSEAU est infiniment plus profond, plus animé, plus ingénieux & plus élégant; & M. RICHARDSON plus naturel, plus intéressant, plus varié & plus dramatique. L'un est partout un écrivain facile, l'autre un écrivain supérieur. M. ROUSSEAU excite nôtre admiration, RI-

CHARDON sollicite nos larmes ; le premier est quelquefois obscur, le second souvent minutieux. Toutes les circonstances concourent à développer le plan de celui-ci ; celui là se jette dans des digressions, mais ces écarts sont des excursions du génie. RICHARDSON développe ses caractères par une grande quantité de touches & de circonstances légères, qui paroissent triviales. si l'on ne considère pas le dessein entier de l'ouvrage ; tandis que M. ROUSSEAU par la force de son génie peint le cœur d'un seul trait & vous intéresse au destin de ses personnages avant, pour ainsi dire, que de vous les avoir fait connoître. D'un mouvement de la plume, tout ce groupe d'acteurs viennent se peindre dans l'imagination, & fixent l'attention dans un degré proportionné au rapport qu'ils ont avec Julie. Cependant quoique l'impression soit forte, elle s'efface promptement : Semblables aux images fugitives d'un songe, elles agitent violemment pour un moment & se dissipent presque aussi-tôt ; au lieu que RICHARDSON imprime dans nôtre ame des traces plus durables, parce que le trait est plus souvent répété.

Nous pouvons pousser la comparaison

plus loin encore. RICHARDSON a des idées fortes, mais elles se forment par association. Celles de ROUSSEAU éclatent comme l'éclair, répandent une lumière soudaine sur tous les objets environnans, sont originales, rapides, impétueuses, découvertes, & tiennent rarement à ce qui précède ou même au sujet principal. Le premier exprime un beau sentiment avec une simplicité aimable, mais languissante & sans ornement; l'autre donne à toutes ses pensées de la dignité & de l'énergie, & déploie toutes les ressources du poète, de l'orateur & du philosophe, sans contrainte, sans enflure, sans sortir de la nature; son grand art consiste à cacher l'art; il fait donner toute l'élégance d'une cour aux rôles de ses personnages champêtres, en les appropriant cependant parfaitement aux circonstances particulières. On a dit que VIRGILE avoit habillé ses bergers de soie; on peut dire de M. ROUSSEAU qu'il a élevé ses personnages dans le Lycée. Dans l'ouvrage de l'Auteur Anglois tous les caractères sont tels que nous les voyons dans le monde; la draperie même n'a pas été abandonnée à l'imagination du peintre. L'esprit, l'humeur, les artifices de LOVELACE, le caractère rude & fougueux de l'oncle ANTOINE, les manières bruta-

les de MOWBRAY, l'humanité & le bon sens naturel de BELFORD, l'honneur & la franchise militaire de MORDEN, la catastrophe effrayante de la détestable SINCLAIR; en un mot, tous les traits de chaque caractère sont copiés, presque sans exagération, sur ce qui existe réellement. Si RICHARDSON a dessiné dans LOVELACE un caractère au dessus des forces de M. ROUSSEAU, c'est parce que cette espèce de caractère n'a point de modèle en Suisse. Si M. ROUSSEAU a peint dans WOLMAR un amant froid & tranquille, qui admire les vertus de sa femme, & se confie dans son honneur en la laissant seule avec l'objet de sa première passion, avec l'auteur de sa chute: C'est parce que ce caractère peut être naturel dans le pays où l'on le place, quelque outré qu'il paroisse à un François. On pourroit peut-être reprocher à M. ROUSSEAU d'avoir offensé la religion chrétienne, en avançant des argumens en faveur du déisme, qu'il laisse sans réponse, & en rendant WOLMAR si respectable dans son incrédulité. Ce n'est pas à nous à justifier cet auteur sur cet article; il nous semble que dans tous ses écrits il a trop considéré la religion comme une institution politique, quoique dans

son. Héloïse il n'ait présenté que ce qui tenoit intimément au caractère qu'il décrivoit. Nous pourrions avec autant de justice reprocher à RICHARDSON d'avoir peint un débauché aimable, qu'à ROUSSEAU d'avoir peint un athée vertueux.

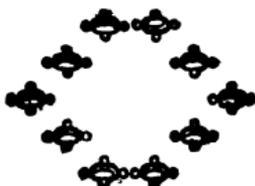
Le philosophe Gènevois a été assez hardi pour représenter Héloïse mariée, unie à un homme dont elle ne pouvoit aimer la personne, dont les principes étoient directement opposés aux siens, mais dont les procédés méritoient son estime, & la rendirent constamment fidèle à ses devoirs, dans les situations mêmes les plus délicates & les plus difficiles. WOLMAR a l'adresse de s'attacher les deux amans, & d'enchaîner leur tendresse mutuelle en mettant sa confiance entière dans leur honneur & leur amour naturel de la vertu. C'est là que l'on trouve les plus belles maximes du devoir conjugal, & la description la plus touchante qu'on ait jamais faite du mariage & de la vie champêtre. Sans un seul événement intéressant. M. ROUSSEAU a trouvé le secret de nous attacher à toutes les situations qu'il a peintes, & nous sommes également touchés de la narration de l'historien & des leçons du philosophe.

Mais notre dessein n'est pas de nous

étendre sur tous les détails de cet ouvrage ; ceux qui n'ont pas lû la nouvelle Héloïse ne s'intéressent guere à ces observations, qui n'auroient rien de neuf pour ceux qui l'ont lue. Nous terminerons donc ce morceau par remarquer que la manière dont M. ROUSSEAU exprime les idées les plus sublimes, est naturelle, mais qu'elle est quelquefois trop philosophique : Quelques lecteurs appelleront cela pédanterie, d'autres affectation ; pour nous nous n'y voyons que le produit d'un génie libre, qui ne peut assujettir ni ses idées ni son langage aux formes communes. Il n'y a que cet écrivain qui ait pû introduire avec propriété les expressions suivantes dans les lettres d'une jeune fille à son amant.

„ Si vous ne m'aviez pas défendu
 „ la géométrie, je vous dirois que mon
 „ inquiétude est en raison composée des
 „ intervalles du tems & du lieu, &c....
 „ Nos ames se sont, pour ainsi dire,
 „ touchées par tous les points, & nous
 „ avons senti par tout la même cohéren-
 „ ce. . . . comme ces amans dont vous
 „ me parliez, qui ont, dit on, les mê-
 „ mes mouvemens en différens lieux,
 „ nous sentirons les mêmes choses aux
 „ deux extrémités du monde „. Ce sont-

là des sentimens naturels, mais dont la tournure philosophique paroitra trop recherchée à ceux qui ne réfléchiront pas que cette jeune personne écrit à un amant qui est son maître de philosophie.



*LE Retour du Printems. Poëme traduit de
l'Italien.*

Q'UON n'imagine pas s'être rendu digne du nom de poëte, pour avoir mesuré des syllabes, cadencé des mots, présenté des figures hardies, & même tracé des images brillantes; ce ne sont là que les extrémités & la surface de la poësie, c'est nous avoir montré les moyens dont elle sert pour faire passer l'instruction; mais l'instruction où est-elle? Les premiers auteurs de la science & de la sagesse furent des poëtes; & lorsque la philosophie eût rejeté le voile des fictions & qu'elle se fut débarrassée des entraves divers, les poëtes ne se crurent pas dispensés de l'obligation d'éclairer & d'instruire: De sorte qu'à la vérité quelques philosophes abandonnèrent la poësie; mais jamais la poësie ne se sépara de la philosophie. Détruisez cette précieuse alliance, la poësie fera-t-elle autre chose que l'art frivole de flatter l'oreille & d'amuser l'imagination? Nous invitons nos lecteurs à comparer le

poème de M. AMELLONI sur le retour du printemps, avec les descriptions qu'ont faites de cette saison riante la plupart de nos vérificateurs. Des vers heureux, une touche facile, quelques images agréables; voilà presque tout le mérite du plus grand nombre de ces derniers. Dans le poème de M. AMELLONI, du sein des plus douces images & des plus grands tableaux naissent des pensées sublimes, les sentimens les plus affectueux & la morale la plus vraie; mais ce qui peut-être en fait le charme principal, c'est la douce mélancolie qui s'y trouve répandue. O tristesse cent fois plus voluptueuse pour les âmes sensibles & tendres, que l'ivresse même de la joie, où prends-tu la source de ton énergie?

L'HIVER a cessé d'attrister la nature & les cœurs: L'aquilon dort, & le sombre orage ne ternit plus l'azur des cieux. Sortons de ces prisons où, pour régner plus tyranniquement sur des esclaves, l'ambition a renfermé les hommes avec les crimes; quittons ces cachots où, enchaîné par la crainte & par la mollesse, l'homme renonce à la douceur de jouir de la nature, comme s'il sçavoit jouir de lui-

même. Je sens que mon ame rétrécie va s'aggrandir à la vue de l'univers...

Je le'pire. J'ai laissé derrière moi les chefs-d'œuvres muets & fragiles de l'art, ces palais & ces murs qui ca'hoient à mes yeux le spectacle ravissant de la nature. Ma vue s'elance de la terre aux cieux, & elle en a parcouru l'immen'sité avant même que le soleil ait fait un pas dans sa carrière. Mes pieds foulent la verdure & les fleurs : La terre aime à se revêtir de fleurs & de verdure : Elle laisse l'or & la soie aux stupides mortels pour qui la simplicité n'a point de charmes.

Bis fleurs ! je vous salue ; retraites paisibles ! recevez - moi sous vos berceaux. Cent colonnes inégales & variées sur lesquelles l'art ne porta point son ennuyeuse uniformité, semblent soutenir avec leurs têtes couronnées de feuillages la voûte immense où roule le globe étincelant du soleil ; des faisceaux de rayons tombent sur ces mobiles réseaux, se brisent, se décomposent comme à travers le prisme, & leur écat s'adoucit en se colorant. Quel est cet astre dont je ne peux soutenir la majesté ? C'est l'ombre de la divinité dont d'aveugles humains osent fonder la profondeur.

Oiseaux, que chantez-vous ? Vos amours,

vos plaisirs. C'est vous qui êtes les Rois de la nature; la plaine des airs vous appartient toute à tous. La terre ne vous demande pas de déchirer son sein pour fournir à vos besoins, elle vous offre les fruits de la sueur de l'homme; que vous êtes heureux! Vous n'avez ni maîtres ni sujets. Vous vivez pour vous seuls ou pour vos petits. Vous ne craignez de partager ni vos biens ni vos plaisirs. Si vous souffrez quelquefois, ce n'est jamais de la part de vos semblables. Votre vie est courte, eh, qu'importe? Elle est heureuse; & dans le sommeil qui la terminera, vous n'aurez point à pleurer la perte de votre bonheur. Toute la félicité de l'homme déchirée, éparée dans une multitude d'années, ne formeroit pas, si elle étoit réunie, la félicité d'un seul de vos printems. Vous aimez sans trouble, & vous jouissez sans inquiétude; vous ne formez point de desirs qui ne puissent être remplis; l'instinct ne vous élève jamais au-dessus de vous-mêmes. Ah! gardez-vous de devenir plus parfaits, vous en seriez plus misérables. Oiseaux, chantez vos amours & vos plaisirs.

Zéphire s'éveille: Son souffle agite les bouquets odorans de l'aubépine. L'inconstant, il fuit: Il va former un tourbillon

autour du tronc immobile d'un hêtre aussi âgé que le sol où la nature l'a attaché par des racines errantes & profondes... Le silence défend au bruit l'approche de ce bosquet touffu. Je sens.... (je ne suis point surpris que le diable ait persuadé aux peuples que la majesté des dieux repositoit dans l'épaisseur des bois) Je sens une sainte horreur se répandre dans mes veines, mes yeux se ferment à ce qui m'environne. Ici l'homme retombe sur lui même. Ici, à la faveur de l'ombre & du silence, la pensée se plonge dans les profondeurs de la réflexion : C'est moi que je considère & que je juge.... Je ne suis point heureux ! Eh, qu'ai-je fait pour l'être ? Que puis-je me dire à moi même pour m'abonder d'avoir vécu ? Mon cœur est né avec des penchans honnêtes, j'ai pensé que c'étoient des vertus. J'ai cru qu'il ne me manquoit que les occasions de faire le bien ; elles se sont présentées, & je ne l'ai point fait. Je me cherche dans le vuide des jours que j'ai perdus ; & je ne trouve aucune trace de moi même. La seule douleur dont je jouis, c'est de n'en avoir pas laissé de honteuses. Mais qu'est-ce que l'homme dont le plus grand éloge est de n'avoir pas été méchant ?

Brisons la chaîne de ces réflexions acca-

biantes : Il faut que je m'éloigne de moi-même. Parcourons les bords mouffeux de ce ruisseau qui bondit sur des cailloux rouges : Comme les flots poussent les flots, ainsi nos jours précipitent nos jours ; pourquoi le printemps ne d'écore-t-il point le frêne deshonoré par l'hiver ? Cette fleur, la première éclosé de son haleine tempérée, pourquoi n'a-t-elle pû porter le poids de deux jours ? Comme ces plantes tendres & voloyantes s'élèvent à travers des tiges desséchées & jaunies par la flétrissante aridité ! Je vois dans ce frêne le symbole de la vieillesse, dans cette fleur l'embème de la beauté. Ces plantes me rappellent les générations qui s'entrelaçant les unes dans les autres, tombent à mesure que de nouvelles leur succèdent. O fragilité des choses humaines ! Tant que la nature nous soutient, la fortune nous persécute. Si la fortune nous rit, nous abusons des dons de la nature... Jamais heureux, nous espérons toujours le devenir ; nous errons de projets en projets, & nous voyons encore devant nous une longue vie, lors même que la plus grande partie de cette mort successive est écoulée.

Après de ce lac où mes yeux abaissés ont admiré le globe resplendissant qui roule sur ma tête, & que réfléchit le cristal

de l'onde, j'aperçois une famille d'arbif-
 feaux nauflans : Leurs rameaux s'enrela-
 çent & fe marient les uns aux autres :
 P'éunis, ils braveront les affauts de la
 tempête & la fi eur des hyvers. Que la
 fouiété des hommes est différente ! Elle n'a
 fervi qu'à multiplier leurs befoins & leurs
 maux. C'est presque toujours l'homme
 qui fait le malheur de l'homme, & nous
 accusons la nature & le fort. Ingrats &
 aveugles que nous sommes ! si en nous
 éloignant de la nature nous devenons la
 proie de la douleur, devons nous nous
 plaindre de la nature ? & ce que nous ap-
 pelions le fort est il autre chose que le
 cours des passions humaines ? Non, ce
 n'est point la fortune qui éève & qui ren-
 verfe, c'est l'intrigue, c'est l'envie, c'est
 le caprice d'un maître plus jaloux de son
 despotisme que de son intérêt. O mille
 fois heureux ceux qui, lorsqu'e la foudre
 les a frappés peuvent dire sans être émus
 de rumeurs de la populace in onstante.
J'ai fait des ingrats !

J'ai fait des ingrats ! Père des hommes,
 être suprême & bienfaifant ! tel est le lan-
 gage que tu dois t'adresser fais ce !. Vain-
 nement tu semes les plaisirs autour de
 nous, vainement tu nous offres le plus
 aviffant des spectacles. L'homme aime à

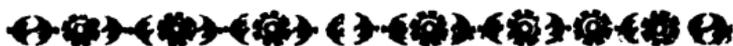
se circonſcrire dans ſes propres ouvrages : Si ſa main les abandonne un moment, il en fait l'objet de ſes méditations : Tout ce qu'il voit, tout ce qui ſe préſente à lui dans ſa route, ne fait que gliffer ſur ſes ſens. Il erre dans un bois ſans ſuſpendre ſa courſe pour entendre la voix du roſſignol de qui l'organe ſouple & délicat lance ces ſons flottés & ſoutenus que tout l'art humain n'imitera jamais. Les roucoulemens de la tendre colombe ne réveillent aucun ſentiment dans ſon ame : Jamais il ne s'eſt arrêté pour voir bondir ſur l'herbe l'agneau belait à côté de la brebis qui boute. Les parfums des prairies embaument en vain l'air qu'il respire & qui remplace dans ſon ſein un ſouffle chargé de vapeurs corrompues. La joie & la reconnoiſſance n'entreient point dans ſon cœur, même à l'aſpect des mammelles d'une chevre ſeconde, qui preſſées par une main ruſtique, verſent à grands flots dans des vales de terre le lait, ce nectar ſalutaire dont la vertu rappelle la ſanté dans ſon corps languiffant.

Sors de mon cœur, ambition diſſolante ! l'amour ſeul convient à ce ſéjour champêtre. L'amour ! Ah ! ſ'il convient à ce ſéjour, c'eſt parce que tout ce qui aime
dans

dans ces lieux est aimé, & uni avec ce qu'il aime. Mais moi! tristes pensées, pourquoi flétrissez vous mon cœur? Vous avez terni l'éclat de la nature.

Le disque du soleil s'agrandit, sa lumière se précipite dans l'océan, quelques rayons détachés de sa masse retiennent encore le jour sur des nuages colorés. Le règne de la nuit couvrira la nature de deuil, comme le règne d'un tyran le répand dans son empire. Si j'avois dans ce séjour une chaumière indépendante du reste de l'univers, si l'objet que j'adore remplissoit ce temple de sa présence, s'il trouvoit délicieux les légumes & les fruits dont la terre récompenseroit mes travaux; que mon bonheur me feroit trouver la nature encore plus belle! que bientôt j'aurois oublié cette espèce inhumaine qui se corrompt & s'entredétruit elle même! Mais l'arrêt de mon malheur est porté, & sans jouir de ce que j'aime, il faut que j'aie vivre avec des hommes.





ANNONCES DE LIVRES

E T

AVIS DIVERS.

I.

ESSAI de Physique en forme de Lettres, à l'usage des jeunes Personnes de l'un & de l'autre Sexe, augmenté d'une Lettre sur l'Aimant, de Reflexions sur l'Electricité, & d'un petit Traité sur le Planétaire. A Paris, chez HERISSANT fils, rue St. Jacques, 1768. Vol. in-12 de 584 pag. La Physique, mise autrefois au rang des connoissances abstraites, & presque parmi les sciences occultes, devient de jour en jour plus familière, & fera sans doute quelque jour une de ces connoissances agréables qui sont de toutes les conditions, de tous les états, comme la Musique. Ces Lettres sont le fruit des Leçons de Physique expérimentale de M. l'Abbé NOLLET & de M. de LOR, que l'Auteur a long-tems suivies. Elles sont écrites nettement & à la portée de tout le monde.

NOUVELLE *Anthologie Française ou Choix des Epigrammes & Madrigaux de tous les Poètes François depuis Marot jusqu'à ce jour.* A Paris, chez DELALAIN, rue St. Jacques, 1769. 2. vol. in-12. Ce Recueil, le plus abondant que nous ayons dans ce genre, contient plus de 1500 pièces, dit-on: C'est plus que toutes les Anthologies Grecques & Latines. Mais il en est de cette collection comme de ces vastes parterres qu'on s'attache principalement à varier, à garnir, sans mettre dans les fleurs qui les composent autant de choix qu'un Amateur en met dans les siennes. Si donc l'on n'a eû d'autre objet que de prouver nôtre fécondité dans ce genre, le but assurément est rempli; on pouvoit même donner au moins un tome de plus. Nous y avons remarqué des doubles emplois, quelques vers tronqués, & d'autres négligences, qui seront apparemment réparées quand on réimprimera l'ouvrage.

LETTRES *d'un Philosophe sensible, publiées par M. de la CROIX.* A Paris, chez DURAND Neveu, rue St. Jacques, 1769. Vol. in-12 de 276 pages. Ce Roman

épistolaire est presque entièrement moral; on y inculque des vérités de pratique, des principes de raison & de vertu. Le Philosophe sensible est un jeune homme qui ignore sa naissance, & qui après avoir été comme établi dans une honnête famille où il a goûté toutes les douceurs de l'amour & de l'amitié, amant de la fille du logis, ami de son frère, est obligé de s'en séparer, pour être Gouverneur d'un jeune homme de condition. Ses Lettres datent depuis cette séparation. Il fait part à son ami de tout ce qui concerne son élève, de la manière dont il s'y prend pour le former, des petits incidens qui surviennent, de ses regrets perpétuels pour la maison qu'il a quittée, de l'amour qu'il conserve pour sa sœur, &c. Notre Philosophe à la fin se trouve être le fils aîné du Comte dont il élève le cadet. Il est né d'une première femme dont le mariage est une aventure un peu compliquée. Cette découverte finit le Roman & le met en état d'épouser sa maîtresse, appelée Melle. de SAINT LIEU.

CONTES *Moraux*. Par M. MERCIER. En deux parties. A Paris, chez MERLIN, rue de la Harpe, 1769. 2 vol. in 12,

avec figures. Il y a ici quatre Histoires, dont les différens Sujets sont des peintures morales attachées à des événemens qui ne sortent point de l'ordre commun des choses. L'Auteur a voulu caractériser, non de simples ridicules ou de ces travers, plus dignes de la Comédie que de la touche d'un Moraliste, mais des Vices réels, essentiels. Nous désirerions que l'on distinguât un peu mieux les Vices. Les Vices naturels sont en petit nombre & presque toujours l'ouvrage des passions; mais qui voudroit bien démêler tous ceux que nous contractons de nous mêmes, que nous prenons faussement pour des passions, & dont nôtre seule dépravation est la source, trouveroit peut-être à fouiller un fond assez neuf. Les Contes Moraux que nous indiquons, ont pour titre les Hypocrites, l'Avare corrigé, les Epoux malheureux, & l'Histoire de Melle. de REMILLIES. L'Auteur promet de n'en pas rester là, & d'en donner d'autres avant la fin de l'année. Il a sans doute du talent pour ce genre; mais ses *Songes Philosophiques* sembloient faire attendre de lui quelque chose de plus solide.

L E PORTE FEUILLE du R. P. GILLET, et devant soi-disant Jésuite; ou petit Dictionnaire dans lequel on n'a mis que des choses essentielles, pour servir de supplément aux gros Dictionnaires qui renferment tant d'inutilités; seconde édition considérablement augmentée, dans laquelle l'on a ajouté l'entrée triomphante du P. G... aux enfers, suivie de son retour sur la terre, brochure in 12 de 156 pag. à Madrid. On en trouve quelques exemplaires chez VALADE, Libraire, rue de la Parcheminerie, maison de M. GRANGE' Imprimeur. Le titre de cette brochure fait assez connoître le ton qui y règne. Il paroît même que ce ton a plu, puisque c'est ici la nouvelle édition de ce Dictionnaire où il se trouve quelques articles qui font épigramme.

Docteur, titre fort honorable, & qui n'exclut pas le sçavoir.

Eloge Il y en a beaucoup de très-bien faits auxquels il ne manque que la vérité.

Impromptu. Petites pièces de vers que font les jeunes poëtes dans leurs momens perdus.

Lacônisme. Style des gens de pratique.

Maitre (petit) espèce d'hommes qui parlent & pensent beaucoup. Il y en a

d'ailleurs de tous les états & de tous les âges, la plupart fort incommodés de la vue.

Les petits Maitres ne sont plus à la mode, ce sont les petites Maitresses qui règnent aujourd'hui, & l'Auteur du Dictionnaire auroit bien dû nous en donner une définition à sa manière. En général le sel de l'ironie fait le principal assaisonnement de cette brochure. Nous citerons encore cet article parce qu'il renferme une vérité qui peut-être utile.

Alchimie. Beaucoup de gens qui croyoient à ce bel art, se sont ruinés en s'en occupant; beaucoup d'autres sans y croire, s'en sont occupés, & ont ruiné leurs amis en s'enrichissant.

BROCHURE MORALE; volume in-12 de 182 pages. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez DELALAIN, Libraire, rue St. Jacques. Ce n'est point, dit l'Auteur dans son avertissement, un traité de morale que je donne au public, l'entreprise seroit trop hardie. C'est une brochure dans laquelle j'ai rassemblé des réflexions & des idées imparfaitement exposées, incorrectement exprimées peut-être, mais

qu'un bon jugement peut étendre & développer.

Ces réflexions & ces idées sont rangées par chapitre. Dans celui du mariage nous trouvons cette observation. „ Fort peu „ de femmes aiment leurs maris ; il n'y a „ presque point de maris qui , malgré leurs „ distractions , ne soient attachés à leurs „ femmes. „ L'Auteur n'en donne pas la raison ; mais nous croyons l'appercevoir dans cet amour pour l'indépendance qui est général. Or les femmes sont dans la dépendance de leurs maris , & rarement aime-t-on bien sincèrement celui qui gêne notre liberté.

2.

LES papiers publics d'Angleterre font mention qu'un Officier revenu dernièrement dans ce Royaume du port Egmont, qui est par la même latitude que le détroit de Magellan, a visité ce continent, & a eû quelques liaisons relativement au commerce avec les peuples qui viennent du Paraguay. Cet Officier a apporté en Angleterre la plante du Paraguay appelée par les Espagnols *Terva Caniens*. Cette

plante a la rare vertu de purifier toutes les eaux, quelqu'amères, salées ou corrompues qu'elles soient; & pour cela, il suffit de l'y faire infuser. Les habitans du Pérou, lorsqu'ils font le voyage de Buenos aires ou du Chili, portent toujours cette plante avec eux, & n'hésitent jamais de boire l'eau qu'ils trouvent dans la route, après l'y avoir fait infuser pendant quelques minutes. Lorsqu'elle est infusée elle ressemble beaucoup à notre meilleur thé verd; les vertus feroient croire que c'est la même plante que MOISE jecta dans les eaux amères de *Mura*, c'est-à-dire, *amara*.

3.

MOYEN de décolorer le vin, & de faire de l'eau-de-vie & de l'esprit de vin, sans le secours du feu. M. PEYRE, membre de la Société Royale des Sciences de Montpellier, ayant appris d'un voyageur Espagnol, que pour contrefaire le vin d'Alicante, il suffisoit de mettre dans le vin ordinaire du bol d'Arménie, & quelques feuilles de la plante appelée la rue; il mit en digestion, au soleil, deux livres de bon vin vieux rouge, avec quatre onces de bol, & un gros de feuilles de la plante qui lui

avoit été indiqué. Si ce qu'on lui avoit dit se trouvoit vrai, au bout de quinze jours cette composition devoit être plus foncée, plus pâteuse, moins transparente que ne l'est le vin ordinaire; mais lorsque M. PEYRE alla visiter le vase dans lequel se faisoit l'opération, il trouva tout le contraire de ce qui lui avoit été prédit. Le vin avoit perdu sa couleur, & ne paroissoit plus qu'un vin blanc clarifié. Voilà donc un moyen de priver le vin de sa partie colorante; reste à en ôter le phlegme pour avoir l'eau-de-vie, c'est-à-dire, les parties spiritueuses qu'il contient. Pour cela M. PEYRE se sert de l'alkali fixe de tartre, qu'on a employé long-tems à ce même usage. Il a mis quatre onces de sel de tartre dans douze onces de vin décoloré; ensuite il a séparé, au moyen du siphon, la partie spiritueuse qui surnageoit, & il a obtenu un esprit de vin alkalisé, qui soutient l'épreuve de la poudre. En diminuant la quantité de l'alkali, on laisseroit plus de phlegme dans le vin décoloré; & au lieu d'esprit de vin, on ne retireroit qu'une eau de vie dont le degré de force seroit en raison inverse de la quantité de l'alkali.

4.

AUSSI-TÔT que le P. COTTE eût appris par les papiers publics de l'année dernière la découverte singulière du Docteur SPALANZANI, il se mit à la chasse des limaçons. Une pluie abondante qui tomba le premier Juin 1768 fut favorable à ses desirs. Il fit main basse sur tous les limaçons que la pluie avoit engagés à sortir de leurs retraites. Il s'arma d'une paire de cizeaux & autant de limaçons qu'il rencontroit, autant de têtes qui sautoient. Ce Naturaliste les mit dans un endroit où il avoit la liberté de leur rendre de fréquentes visites. Sur 12 qu'il avoit décapités il en trouva quatre morts au bout de huit jours. Lorsque ce Physicien apprit que l'Académie des Sciences avoit eue sous les yeux une tête reproduite, ses espérances redoublèrent, il attendoit avec impatience que les limaçons lui procurassent le même plaisir en offrant à sa curiosité un fait aussi singulier, mais il attendit en vain. Un seul, à la vérité lui fit voir une petite excroissance où il croyoit appercevoir un point noir qu'il prenoit pour une corne, mais la reproduction n'alla pas plus loin, les limaçons moururent

Les uns plutôt, les autres plus tard. Le P. COTTE n'en a plus que deux qui vivent encore ; l'un qui est de la plus petite espèce vit sans tête depuis un an, & sans la moindre apparence de reproduction ; l'autre de la grosse espèce vit aussi depuis un an sous une cloche de verre dans son cabinet ; l'observateur ne lui a point coupé la tête, mais il a retranché cette membrane qu'on appelle *empatement*, & qui ne s'est pas reproduite ; du moins, dit le P. COTTE, je ne m'en aperçois point, parce qu'il est si maigre depuis un an qu'il est à jeun, qu'on ne peut guères décider s'il y a eû quelque reproduction. Il ne laisse pas de sortir de tems en tems de sa coquille. Il y a donc apparence, ajoute ce Physicien, que j'avois trop bien fait l'opération à mes limaçons. & ceci est conforme à la remarque que M. VALMONT DE BOMARRE a faite, & que j'ai vérifiée depuis peu d'une manière bien sensible. Je coupai la tête le 11 de ce mois à 12 autres limaçons, & je m'aperçus que deux ou trois à qui je croyois avoir bien fait l'opération, avoient encore après cela leurs cornes entières, & dépouillées seulement de la peau qui les recouvre, d'où je conclus que le limaçon a quelquefois le tems, dans le moment où il sent l'action

du ciseau, de retirer sa tête, de manière qu'on n'en coupe que l'enveloppe ou la peau qui la couvroit. Or il est certain qu'ils peuvent recouvrer cette peau après un certain tems, & paroître avoir acquis une nouvelle tête aux yeux d'un observateur qui ne s'est pas méfié de leur finesse; mais à l'égard de ceux qui ne sont pas aussi prestes, je suis bien convaincu que leur tête une fois coupée, il ne s'en reproduit pas de nouvelle. Ceci m'engage à suspendre mon jugement sur ce que l'on a dit des polypes, & je serois fort tenté de les regarder, avec plusieurs Naturalistes, non pas comme des animaux simples, mais comme composés d'animalcules très petits qui vivent en société, &, si l'on veut, sous la même enveloppe que la section ne fait que séparer & diviser.

Si cet observateur intelligent fait de nouvelles remarques sur les derniers limaçons qu'il vient de décapiter nous espérons qu'il voudra bien les communiquer au public, aussi bien que le résultat des expériences qu'il compte faire sur les greffes singulières dont il a été parlé dans nôtre Journal.

5.

ON ne peut voir sans admiration jusqu'à quel point l'art & l'industrie ont été portés dans le traitement des Métaux. Non seulement les hommes ont appris à les tirer des Mines où la nature sembloit les avoir cachés, mais ils savent encore les purifier & les séparer les uns des autres; soit par des dissolvans fluides qui agissent sur certaines métalliques, en épargnant les autres; soit par des dissolvans secs qui, mis en action par le feu produisent le même effet; soit à l'aide des Métaux imparfaits, qui se vitrifient à un certain degré, le feu laissant à part les Métaux précieux avec lesquels ils étoient mêlés, & qui ne sont pas susceptibles de se vitrifier comme les Métaux imparfaits.

Les matières d'argent & celles de cuivre tenant or, se traitent au départ sec, par l'intermède du soufre qui, de même que l'acide nitreux, a la propriété de dissoudre l'argent sans toucher à l'or. Mais comme, d'une part, le soufre est combustible & volatil, & que d'une autre part, l'union de l'or avec l'argent est très inutile; la combinaison du soufre avec l'alliage de ces Métaux, qui exige une fonte

à feu violent, ne se fait que difficilement & incomplètement; aussi demande-t-elle des préparations préliminaires, des additions de différens précipitans, & des fontes réitérées. Cette opération n'a été pratiquée jusqu'à présent que dans des creusets qui sont sujets à beaucoup d'inconvéniens, & par cette raison il lui manque encore un degré de perfection, de l'aveu de tous les Chymistes.

C'est ce qui a engagé M. JARS à chercher des moyens de la rendre plus simple, plus facile & plus sûre. Il propose pour cela de faire le départ sec, non dans des creusets & par l'intermède du soufre pur, mais dans un fourneau à manche, & par l'intermède des pyrites ferrugineuses. Ces Minéraux, dans lesquels le soufre est fort abondant, & où il est en même tems moins combustible & moins libre de se dissiper que le soufre pur, paroissent par cette raison très-propres à l'opération dont il s'agit. La fonte dans un fourneau à manche, sur des bassins en cône renverté, telle que la propose M. JARS, seroit d'ailleurs très-expéditive; elle pourroit se faire en grand, comme celle des Mines, quand cela seroit nécessaire; enfin elle épargneroit les creusets & tous les inconvéniens qui résultent de leur usage.

6.

LE passage de VENUS sur le disque du soleil, dont l'observation est si intéressante pour l'Astronomie, & qui n'aura plus lieu pour nous qu'après une révolution de plus cent années, a été observé le 3 J. in au Havre de Grace par M. l'Abbé DICQUEMARE, avec une lunette astronomique de quatre pieds huit pouces, de Canne de Rouen.

Premier contact . . 7h 13. 10 } du soir
 Contact intérieur . . 7 30. 50 } tems vrai.

Durée du diamètre de Vénus
 sur le bord du soleil 17. 40

Une très légère vapeur empêchoit que le tems ne fût aussi serein qu'il auroit pu l'être.

M. l'Abbé DICQUEMARE a borné son observation à ces points essentiels pour remplir à cet égard quelques devoirs envers les personnes qui suivent actuellement son Cours de Physique. L'observation qu'il fit en 1765 : Du passage de Vénus qu'il a communiquée sans la rendre publique peut-être rapportée ici.

Contact

J U I N 1769. 705

Contact intérieur	8 h 20	} du matin. } tems vrai.
Sortie totale . . .	8 38. 30	
Durée de la fortie .	8 18. 30	

On observa le soleil depuis 5 heures du matin jusqu'à midi avec une lunette de 6 pieds, & on ne vit point passer de Satellite.

7.

LA Société Royale d'Agriculture avoit proposé pour le sujet du prix qu'elle devoit distribuer en 1768, *l'Histoire des maladies épizootiques* (*), qui se trouvent décrites dans les Auteurs anciens & modernes; celle des causes qui ont pu les produire & des remèdes qui ont paru les plus efficaces pour les combattre.

Comme la plupart des Auteurs qui lui ont adressé leurs mémoires, ne paroissent pas avoir saisi l'esprit de la question, elle a crû devoir remettre le prix & proposer le même sujet pour l'année 1770, en avertissant qu'elle délire qu'on s'attache principalement à rechercher dans les Poë-

(*) Ce terme a la même signification pour les bestiaux, que celui d'épidémique pour les hommes.

tes, les Historiens, les Ecrivains qui ont traité de l'économie rustique, & les Auteurs de Médecine, l'époque & l'histoire des différentes maladies épizootiques qui ont régné depuis les tems les plus reculés jusqu'à nous; les symptômes qui les caractérisoient, les causes apparentes qui ont pu les produire, les moyens qu'on a employés pour en arrêter les ravages. Son but est de rassembler des matériaux pour parvenir à connoître la véritable nature de ces maladies, & les meilleurs moyens de les prévenir ou d'y remédier; elle exhorte l'Auteur qui a pris pour épigraphe à la tête de son mémoire ces vers de Manilius,

*Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.*

d'étendre ses recherches, & de s'attacher un peu plus aux symptômes qui ont caractérisé chaque épidémie, aux causes qui ont pu les produire, telles que les grandes altérations dans les saisons; les remèdes auxquels on a recours. Il paroît connoître bien les sources & il lui sera plus aisé qu'à personne de remplir les vues que la Société s'est proposée dans son problème.

Le prix sera de douze cent livres. Ceux

qui voudront concourir adresseront leurs mémoires à M. DE PALERNE, Secrétaire de la chambre & du cabinet de S. M. & Secrétaire de la Société. dans le mois d'Octobre de l'année 1770. On aura soin de faire passer le mémoire sous l'enveloppe de M. DE SAUVIGNY, Intendant de la Généralité de Paris. Les Auteurs mettront leur nom dans un papier cacheté, attaché au mémoire, & le prix sera délivré à celui qui représentera la même devise qui aura été jointe dans le billet cacheté au nom de l'Auteur.

L'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres a remis à la Saint-Martin de 1770 le prix proposé pour 1768 sur ce sujet : *Quels furent les noms & les attributs divers de Jupiter chez les peuples de la Grèce & de l'Italie, ainsi que l'origine & les raisons de ces attributs.* Le Prix sera double & composé de deux médailles d'or, valant ensemble 1000 liv. Le sujet du Prix proposé par la même Académie pour cette année, étoit beaucoup plus intéressant; il est aussi remis à Pâques de 1771, & sera pareillement double. On demande: *Quelles ont été depuis les tems les plus reculés jusqu'au 4me. siècle de l'Ere Chrétienne,*

les tentatives des différens peuples , pour ouvrir des canaux de communication , soit entre diverses rivières , soit entre deux mers différentes , soit entre des rivières & des mers , & quel en a été le succès.

Ce sujet a déjà été fort heureusement entamé dans une *dissertation sur le canal de Provence*, lue à l'Académie de Peinture & de Sculpture de Marseille, le 30^e Août 1767, par M. DAGUEVILLE, Professeur d'Architecture & de Perspective de la même Académie.





L O G O G R I P H E.

Je suis l'aimant d'un parasite.
 Rien comme moi n'attire de visite ;
 Je fais communément la gloire d'un Crésus
 J'aide aux triomphes de Comus.
 C'est moi qui suis , la bouffole & le centre
 De l'Epicurien , du troupeau dont le ventre
 Est l'unique divinité :
 Je porte dans mon sein toute sa volupté :
 Mon nom se forme de dix lettres
 Et présente une foule d'êtres
 Je suis d'abord une fleur du printems ,
 L'emblème du plus jeune tems ,
 Cette pierre , poudre , ou bien sable
 Dont pour si peu de tems , on est infatiable
 Une antique monoye , un carton presque nu
 De maint escroc le revenu ;
 Ce qui marque l'âge d'un fauve ,
 Un Empereur lascif & chauve ;
 Une lisière , un bord , un calus de la peau ,
 Un cuivre en demi cercle , un très grand amas
 d'eau ,
 La première arme , une substance acide
 Un Royaume , une ville , un corps dur & solide ,
 Un supplice , une cave , une coëffe , un bonnet ,
 Le Dieu d'un météore , le reste d'un bidet ,
 Le carreau de deux jeux , la ligne d'un troisième ,
 Une maison , un lieu d'argumens & de thème ,

Un jeu d'enfant , la base d'un mousquet ,
 Ce bâton recourbé , compagnon d'un rochet ,
 Deux notes , un poisson , une terre , une ordure ,
 Une lignée , un arbre , un fruit , une voiture
 Le plus vaste lieu d'un logis ;
 Un peuple autrefois libre & maintenant soumis ;
 La suite d'un assaut , le pivot de la tête ,
 Un meuble de blason , l'ancien fer d'un athlète ,
 Une pierre , une pièce habile aux grands exploits
 Mais dont le jeu , se borne aux angles droits.
 Une enceinte de murs , ce qui blanchit la cire
 Même la toile au mois de Mai
 Cet oiseau que séduit , qu'attire
 L'arbusste dont le bois fait le meilleur ballay.

E N I G M E.

QUOIQUE sans yeux , sans bouche & sans visage,
 On voit en nous certaines sœurs ,
 Sçavantes en plus d'un langage ,
 Sans en dire le nombre , apprenez nôtre usage.
 Nous animons la joye & calmons les douleurs.
 Et ce qui pourra vous surprendre
 On peut dans de profanes lieux ,
 Comme dans les plus saints , nous voir & nous en-
 tendre.
 Sans aucun mouvement , par un art merveilleux ,
 Nous ne cessons de monter & descendre ;
 Différentes de traits , de forme & de couleurs
 Nous avons même père & sommes du même âge ,

Père qui par état , des nœuds du mariage

N'a pû connoitre les douceurs.

A moins de nous connoitre qui pourroit dans le
monde ,

Nous supposer du même sang !

L'une vouée au noir , l'autre vouée au blanc ,

Celle-ci longue & mince , une autre courte & ronde ,

Celle-là (car , il faut en faire ici l'aveu)

Valant beaucoup , l'autre très peu

En rien nous ne semblons être de même race ;

Il est pourtant certaine face

Qui te prouve , lecteur , notre fraternité :

Veux tu nous voir triompher avec grace

Et dans un heureux jour mettre notre beauté ;

Il ne faut que sçavoir avec dextérité

Toutes nous bien ranger , chacune à notre place ,

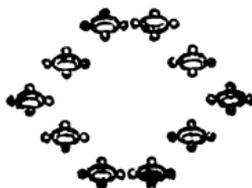
C'est là tout le secret , . . mais cet art si vanté

Qui des Grecs seroit la puissance

Par tout pais , surtout en France

Est d'une extrême rareté

Le mot de Logogriphe de *Mai* est *Logogriphe* même.





T A B L E.

L ETTRE à tous les Juifs craignans Dieu, & amateurs de la Vérité, au point de savoir suspendre tout préjugé.	
Page	595
Extrait du Livre intitulé: <i>Traité des Principes de la Foi Chrétienne.</i>	598
<i>Reflexions sur l'authenticité des Evangiles.</i>	605
<i>Lettre aux Editeurs.</i>	616
<i>Essai sur la politique de l'ancienne Juris- prudence Romaine.</i>	623
<i>Reflexions sur l'état actuel de la Poësie Italienne.</i>	631
<i>De l'usage des Bains froids chez les An- ciens; traduit de l'Italien d'après un Discours du célèbre Docteur Cocchi.</i>	638
<i>Le Couvent.</i>	657
<i>L'amour mal récompensé.</i>	663
<i>Parallèle entre la Clarice de Richardson & la nouvelle Héloïse de M. Rouf.</i>	670
<i>Le retour du Printems. Poëme traduit de l'Italien.</i>	681
<i>Annonces de Livres & Avis Divers.</i>	690
<i>Logogriphe.</i>	709
<i>Enigme.</i>	710